554

13me Année. — N° 97 Janvier 1928.

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

GEORGETTE CAMILLE . . . . *Virginia Woolf*
VIRGINIA WOOLF . . . . *Un roman non écrit*
GEORGES PILLEMENT . . . . *Poèmes*
IVAN CHMELEF . . . . *Les deux Ivan*
PAUL SABON . . . . *La face étrangère*
MAURICE CRICK . . . . *L'étrange histoire de Monsieur Droit*

2572

CHRONIQUES

La Poésie de Pierre Reverdy, par L. — *Rythmes de ce temps*, par Georges Bourguet. — *Poésie*, par André Gaillard. — LIVRES, par Louis Emié, Jean Ballard, Marcel Brion, Georges Bourguet, Georgette Camille, André Gaillard, Franz Hellens, Georges Pillement. — REVUES, par G. B. — LETTRES ET REVUES ÉTRANGÈRES, par Marcel Brion. — A NOS LECTEURS, par Jean Ballard.

8° Z 24037

A MARSEILLE, par Gaston Castel, Gaston Mouren, Raoul Bataillard, Jean Malan, Jules Roque.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX : MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal.

Les Cahiers du Sud

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

Directeur : Jean BALLARD
Rédacteur en chef : Gabriel d'AUBARÈDE

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An : 35 francs — *Six Mois :* 20 francs

Prix du Numéro : 3 fr. 50

(ETRANGER)

Un An : 50 francs — *Six Mois :* 30 francs

Prix du Numéro : 4 fr. 50

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de 0 fr. 50 en timbres-poste

---

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Quai du Canal, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 5 heures à 7 heures.

Pour tous renseignements d'ordre littéraire et de publicité, s'adresser à Mlle Georgette Camille, 192, Boulevard Malesherbes (17e), correspondante de la revue.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits non réclamés ne sont pas rendus

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

N° 97 14me Année Janvier 1928

Les Cahiers du Sud

Tome IV. — Ier Semestre 1928.

Virginia Woolf

Entre soi et certaines œuvres s'établissent d'immédiates complicités. C'est à une littérature maintenant européenne qu'il s'agit de demander le témoignage d'un nouvel état d'esprit.

Les écrivains anglais, anémiés depuis le victorianisme, semblent avoir ressenti mieux que d'autres cet appel de libération. Tous y répondirent avec une violence qu'habitués à plus de facile lâcheté nous avons quelque peine à imaginer.

Nul n'osait forcer les portes. Freud, d'un coup, crève le décor. James Joyce révèle les mots interdits. Chacun se précipite vers la sortie.

Mais voici que l'on reprend souffle. Enfin se rétablit le sens des valeurs. Si Aldous Huxley songe encore à Gourmont, si Virginia Woolf n'oublie pas tout à fait Tchekhov, la plupart de ces affranchis consentent à rester très anglais. Selon un illogisme plein de promesses, un conscient acquiescement à l'invisible, au merveilleux, à tout ce qui justifie une certaine foi en la poésie.

Les écrivains nordiques ont toujours adopté une attitude de retraite envers l'existence objective des choses. En eux, nulle certitude définitive. Mais une ingénuité qui les rend sensibles à toutes les possibilités. Ainsi, semble-t-il difficile, qu'épris de ce mysticisme qui leur fait créer par l'absurde tant de mondes imaginaires, ils puissent si vite se détacher de ce penchant au surréel. A chaque page, leurs personnages, plus sûrs de leur instinct que

de leur intelligence, lancent un secret signal qu'il serait coupable de ne pas vouloir enregistrer.

Depuis Maria Edgeworth, Elizabeth Browning, George Eliot, et les sœurs Bronté, écrivant leurs poèmes devant la « cascade » de Stambury, les femmes, en Angleterre, n'ont jamais accepté de jouer les comparses. Edith Sithwell, (sœur d'Osbert et de Sacheverell), en poésie ; Virginia Woolf, par ses romans, ses articles de critique, dirigent aujourd'hui le mouvement de la jeune littérature.

Virginia Woolf prend position d'impartial témoin. Elle n'explique rien. A aucun moment, elle ne consent à désigner, (à la façon des femmes), d'une main son cœur, de l'autre, son sexe. Mais, en constant état de réceptivité, elle nous met en communication avec un monde fait à sa mesure.

Ainsi, «Mrs. Dalloway», soumis à un rythme de simultanéisme, donne l'illusion d'assister, sans truquage, à une immense prise de vue, de vie. Sans le moindre avertissement, les personnages surgissent, en désordre, au coin d'une rue, sur le banc d'un jardin public. L'action ne se passe qu'en conversations, qu'en monologues intérieurs, en une seule journée pendant laquelle les différents personnages, perdus le matin dans les rues de Londres, semblent liés entre eux par des forces ignorées qui les conduisent, tous, le soir, à la réception de « Mrs. Dalloway ». Au reste, le monde invisible n'est-il pas chargé que de pensées? Et ne fait-on point que d'obéir à des élans confus, des rappels inconscients ? Virginia Woolf exprime les impressions, souvent imperceptibles, que, seule, la mémoire trahit parfois en songe.

Le roman conventionnel anglais présentait habituellement un décor qui influençait les personnages ; ou des personnages qui se heurtaient au décor. En ne s'écartant pas de la tradition qui, libérant le récit de toute logique, permet à la vie d'y couler inévitable, pleine de détours, Virginia Woolf mêle ces deux éléments. Et les êtres qu'elle propose, semblent liés aux objets qu'ils voient, sentent, touchent. Cette recomposition totale des valeurs atteint à l'incohérence la plus humaine.

Dans l'existence dite réelle, tout n'est qu'illogisme, hasard, coïncidences, désirs qui forcent les événements ou événements qui suggèrent le désir.

Ainsi, à la manière de Rilke, livrant la matière universelle de la vie, Virginia Woolf présente un monde selon une réalité qui, pour n'être perceptible qu'à quelques-uns n'en est pas moins violente.

Ses deux premiers romans « Voyage out » et « Night and Day » étaient, dans la forme, assez conventionnels. Mais on y retrouvait déjà la même complicité entre l'existence quotidienne et nos désirs.

Dans « Monday or Tuesday », un recueil de contes, Mrs. Woolf s'affranchit, use d'une langue plus difficile. « Common Readers » est une œuvre d'essais critiques de Chaucer à Conrad, de George Eliot à la Duchesse de Newcastle, où s'affirment les signes d'une rare intelligence.

On ne peut nier l'influence de James Joyce dans des romans comme « Jacob's Room » et « Mrs Dalloway ». Or, Virginia Woolf semble avoir trouvé sa meilleure formule avec son dernier livre « To the Light House », dont on a pu lire un fragment : « Le Temps passe ». Ainsi, dans sa cabine de verre, témoin si haut placé, transparente avec son corps en cire vierge, elle contemple le monde ; et d'un plan différent en révèle, visibles aux seuls rayons de son auréole, toutes les formes que de si bas il nous était difficile d'apercevoir.

Georgette CAMILLE.

Monday or Tuesday

UN ROMAN NON-ECRIT

Une telle expression de douleur suffisait à attirer le regard. On interrompait sa lecture afin de mieux observer le visage de la pauvre femme ; visage insignifiant, mais qui, ainsi désespéré, était comme un symbole de la destinée humaine.

La vie est ce qu'on voit dans les yeux des autres ; la vie est ce que ces yeux découvrent. Or, ayant tout vu, que semblent-ils toujours attendre ? Mais la vie est ainsi, paraît-il.

Cinq visages en face de moi, cinq visages graves. L'expérience y apparaît sur chacun d'eux. C'est étrange comme l'on tient à la cacher. Des signes de réticence marquent tous ces visages : lèvres closes, yeux ombrés. Chacun des cinq voyageurs fait l'impossible pour cacher, pour démentir son secret. L'un fume ; un autre lit ; un troisième vérifie des comptes dans un carnet de poche ; un quatrième fixe la carte du réseau encadrée sur la cloison opposée ; et le cinquième... or, le pire, c'est que la cinquième ne fait rien du tout. Elle songe à la vie. Mais, pauvre femme, allez-y donc, pour l'amour de Dieu, faites comme les autres, dissimulez !

Comme si elle m'avait entendue, elle leva les yeux, remua légèrement, et soupira. Elle semblait s'excuser, et, en même temps, me dire : « Ah, si seulement vous saviez ! » Puis, de nouveau, elle reprit sa méditation : « Mais je sais » lui répondis-je silencieusement, en parcourant le *Times* pour sauver les apparences : « Je sais toute l'affaire. La Paix entre l'Allemagne et les Puissances Alliées a été officiellement annoncée hier à Paris. Signor Nitti, le Premier Ministre d'Italie. Un train de voyageurs est entré en collision, à Doncaster, avec un train de marchandises... Nous savons, le *Times* sait, mais nous feignons tous d'ignorer ».

Mes yeux, une fois de plus, s'étaient élevés à la dérobée au dessus du journal. La femme tressaillit, secoua la tête, et lança son bras, d'une façon étrange, derrière son dos. De nouveau, je me plongeai dans mon grand réservoir de vie : « Choisissez ce qui vous plaît » continuais-je : « Les naissances, les morts, les mariages, les mondanités, les coutumes des oiseaux, Léonard de Vinci, l'assassin de Sandhills, les salaires élevés et le coût de la vie, oh ! choisissez ce qui vous plaît » répétais-je — « Tout est dans le *Times* » — Alors, avec une lassitude infinie, la femme remua la tête, d'un côté et d'un autre, jusqu'à ce que celle-ci, comme une toupie épuisée de tourner, retombât sur son cou.

Le *Times* ne pouvait être d'aucune aide contre une telle douleur. Et ces histoires empêchaient entre nous toute relation. Il n'y avait plus qu'à plier le journal en un carré de papier, cassant, épais, imperméable, même à la vie. Ceci fait, prête à la lutte, je levais brusquement la tête. La femme me désarmait, me fixait dans les yeux comme pour y découvrir une trace de courage afin de pouvoir le réduire à néant. Mais son tressaillement démentait tout espoir, reniait toute illusion.

Ainsi cahotés, nous traversâmes le Surrey, les limites du Sussex. Mais, absorbée par mes pensées, je n'avais pas remarqué que les autres voyageurs étaient descendus, les uns après les autres, et que nous nous trouvions seules, en la compagnie d'un homme qui lisait. Voici que nous arrivions à la station de Three Bridges. Le train longeait lentement le quai, s'arrêtait. Le voyageur allait-il nous quitter ? Je ne savais qu'espérer. Enfin, je souhaitais qu'il restât. A cet instant, il se leva, avec mépris chiffonna son journal comme une chose désormais sans intérêt, ouvrit brusquement la porte, et nous abandonna.

La femme triste, se penchant un peu en avant, m'adressa la parole d'une voix éteinte et sans chaleur. Elle parlait de plages et de vacances, de ses frères à Eastbourne, et de la saison qui était alors, je l'ai maintenant oublié, en avance ou en retard pour l'époque. Puis, regardant par la fenêtre, et, je le savais, n'y voyant toujours que l'image de sa vie, elle soupira : « L'isolement ! voilà le revers de la médaille ». Ah ! mais nous approchions du drame : « Ma belle-sœur... ». L'amertume de

sa voix était comme du citron sur de l'acier. Alors, parlant, non pour moi, mais pour elle-même, ma compagne murmura : « Des sottises, dirait-elle, c'est toujours ce qu'ils disent ! ». Et elle frissonnait comme si elle avait eu la chair de poule. « Oh, cette vache ! », s'écria-t-elle nerveusement, comme si la grande vache de bois, dans le pré, l'avait choquée, et sauvée aussi de quelque indiscrétion. Puis, cette étrange femme se mit à tressaillir, refit le geste bizarre et mécanique que j'avais déjà remarqué : après le frisson, un point entre les épaules semblait la brûler, la piquer. Enfin, elle parut redevenir la créature la plus malheureuse du monde. Encore une fois, je la blâmai, mais avec moins de conviction. Il me semblait que si j'avais pu deviner la cause de cette douleur, la honte ainsi avouée disparaîtrait de sa vie.

« Les belles-sœurs... » dis-je.

La femme fronça les lèvres comme pour cracher sur ce mot : mais elle n'en fit rien. Elle se contenta de prendre son gant pour frotter vigoureusement une tache sur le carreau de la fenêtre. Elle frottait comme pour vouloir effacer, à jamais, quelque marque, quelque souillure indélébile. La tache persistait malgré ses efforts. Alors, la femme se rejeta en arrière, frissonna, et refit ce geste impulsif que, naturellement, j'attendais. Soudain, quelque chose me poussa à prendre mon gant, à frotter la fenêtre. Là aussi, il y avait une petite tache sur la vitre. Malgré tous mes efforts, la tache persistait. Le spasme me saisit. Je pliai mon bras ; je touchai le milieu de mon dos. J'eus aussi la chair de poule. Un point entre les épaules me brûlait, me faisait mal, devenait moîte, écorché. Allais-je pouvoir l'atteindre ? Subrepticement, j'essayai. La femme me vit. Un sourire d'un chagrin et d'une ironie infinie passa, puis disparut sur son visage. Mais elle avait communiqué, partagé son secret, inoculé son poison ; elle ne parlerait plus. Allongée dans mon coin, détournant mes yeux des siens, regardant seulement le paysage d'hiver gris et rougeâtre, je compris son message, je déchiffrai son secret, le lisant sous ses yeux.

Hilda est la belle-sœur. Hilda ? Hilda ? Hilda Marsh. Hilda la florissante, la matrone au buste débordant. Tandis que la voiture s'arrête, Hilda se tient à la porte, et tend une pièce de monnaie : « Pauvre Min-

nie, elle ressemble de plus en plus à une sauterelle, avec ce vieux vêtement de l'an passé. Mais, que voulez-vous, avec deux enfants, aujourd'hui, on ne peut pas faire plus... Non, Minnie, je le tiens ; là, vous y êtes. Cocher, ça ne prend pas avec moi. Entrez Minnie. Ah, mais laissez donc votre panier, je pourrais *vous* porter ! » Elles entrent alors dans la salle à manger : « Voilà votre tante Minnie, mes enfants ! »

Lentement, les couteaux, les fourchettes se posent. Ils descendent (Bob et Barbara), tendent sèchement leurs mains ; retournent à leurs chaises ; fixent Minnie entre deux bouchées. (Mais, là, passons : les bibelots, les rideaux, l'assiette chinoise en forme de trèfle, les rectangles jaunes de fromage, les carrés blancs de biscuits — passons — oh, mais attendez ! Au milieu du repas, Minnie a un de ces soubresauts. Bob, avec sa cuiller dans la bouche, la regarde fixement : « Allons Bob, mange donc ton pudding. » Or, Hilda désapprouve : « — Pourquoi Minnie avait-elle *besoin* de tressaillir ? » Passons, passons, jusqu'à ce que nous arrivions au palier de l'étage supérieur. Les marches bordées de cuivre. Le linoléum usé. Oh, oui ! la petite chambre donnant sur les toits d'Eastbourne, des toits gondolés comme des anneaux de chenille, de ci de là, rayés de rouge et de jaune, avec des plaques d'ardoises bleues-noires). Maintenant, Minnie, la porte est fermée. Hilda descend lourdement à la cuisine. Vous dénouez la corde de votre panier ; vous étendez sur le lit une pauvre robe de chambre ; vous alignez, l'une à côté de l'autre, des pantoufles de feutre, fourrées. Le miroir ? — Non, vous évitez le miroir. Disposition méthodique d'épingles à chapeaux. Peut-être, la boîte en coquillage contient-elle quelque chose ? Vous la remuez ; c'est la perle, ce bouton de chemise, qui y était déjà l'an passé. C'est tout. Et maintenant, un soupir, le repos près de la fenêtre. Une journée de décembre. Trois heures de l'après-midi. La pluie, fine. Une lumière basse sous la verrière d'un entrepôt de drap. Une plus haute dans une chambre de bonne, mais celle-là s'éteint. Plus rien à regarder. Un moment de vide. Et alors, à quoi pensez-vous ?

(Examinons Minnie à la dérobée ; elle est endormie ou feint de l'être. Aussi à quoi penserait-elle donc, si elle

était assise près d'une fenêtre, à trois heures de l'après-midi ? A la santé, à l'argent, à la nature, à son Dieu ?) Oui, assise sur l'extrême bord d'une chaise, regardant au-dessus des toits d'Eastbourne, Minie Marsh prie Dieu. Tout ceci est parfait. Elle peut aussi essuyer la vitre comme pour mieux apercevoir Dieu ; mais quel Dieu voit donc Minnie ? Quel est le Dieu de Minnie Marsh, le Dieu des rues basses d'Eastbourne, le Dieu des trois heures de l'après-midi ? Moi aussi, je vois les toits, je vois le ciel, mais, oh, là là, cette vue des Dieux ! Plus semblable au Président Kruger, qu'au Prince Albert, voilà, c'est tout ce que je peux faire pour lui. Je le vois, sur un siège, en redingote et pas si haut que ça. Je vais lui prêter un nuage ou deux pour s'asseoir. Sa main traînant dans un nuage, tient une verge ; mais, n'est-ce pas plutôt un bâton ? noir, solide, épineux. Quel vieux tyran, le Dieu de Minnie ! Est-ce lui qui envoya la brûlure, et le point, et le frisson ? C'est donc pour ça qu'elle prie? Ce qu'elle efface sur le carreau est la trace du péché. Oh, elle a commis quelque crime !

J'ai mon choix de crimes. Les bois défilent et s'envolent. En été, il y a des jacinthes; et, là, dans les clairières, des primevères quand s'annonce le printemps.

Une rupture, n'est-ce pas ? Il y a vingt ans ? Une parole rendue ? Pas celle de Minnie... Minnie, elle, était fidèle. Comme elle avait soigné sa mère ! Toutes ses économies dispersées sur la tombe, les couronnes sous verre, les asphodèles dans les vases. Mais je m'écarte du sujet. Un crime... On dira qu'elle garda sa douleur, refoula son secret, son sexe, prétendront-ils, ces gens de science.Mais quelle plaisanterie de charger Minnie Marsh d'un sexe. Non, c'est plutôt ceci. Comme elle passait, il y a vingt ans, dans les rues de Croydon, à l'étalage d'un magasin de nouveautés, des girandoles de ruban violet, brillant aux lumières électriques, attirèrent son regard. Elle hésite. Six heures sonnées. Mais en courant, elle pourra rentrer chez elle, à temps. Elle pousse la porte tournante. Jour de soldes. Des plateaux remplis de rubans. Elle s'arrête, tire celui-ci, touche celui-là avec les roses brodées.Nul besoin de choisir; nul besoin d'acheter. Chaque plateau réserve une surprise : « On ne ferme pas avant sept heures. » Et bientôt, il EST sept heures. Elle court, elle se précipite, elle arrive enfin à la maison.

Mais trop tard. Les voisins, le docteur, le petit frère, la bouillotte, ébouillanté, l'hôpital, mort, ou peut-être n'y eut-il pour elle, que le choc, le blâme ?

Ah ! les détails ne signifient rien. C'est ce qu'elle porte en elle : la tache, le crime, la chose à expier, toujours là, entre ses épaules. « Oui », semble-t-elle me dire : « C'est bien cela que j'ai fait ».

Que vous ayez commis ceci ou cela, je m'en moque. Les explications sont inutiles. La devanture du magasin remplie de rubans violets — ça suffit. C'est un peu facile, un peu ordinaire, peut-être, depuis que chacun a le choix de ses crimes ; mais tant... (laissez-moi encore risquer un œil. Minnie dort toujours ou fait semblant. La voici blanche, lasse, bouche fermée, un air d'obstination, — plus qu'on aurait pu le croire. Nulle trace de sexualité)... tant de crimes ne VALENT pas votre crime. Votre crime était facile ; seule, l'expiation en fut lourde. Car, maintenant la porte de l'église s'ouvre devant Minnie, le banc de bois la reçoit ; elle s'agenouille sur le sol dur ; tous les jours, l'hiver, l'été, au crépuscule, à l'aurore — (tenez, ça y est) — elle prie. Tous ses péchés tombent, tombent, tombent, pour toujours. Le point sensible de son dos les reçoit. Ça augmente, c'est rouge, c'est brûlant ! Bientôt elle tressaille. Les gamins la montrent du doigt : « Bob, à déjeuner aujourd'hui... » Mais les femmes âgées sont les pires.

Voyons, vous ne pouvez pas prier indéfiniment. Kruger a disparu derrière les nuages barbouillés, comme avec un pinceau, d'un liquide gris auquel on aurait ajouté une trace de noir ; même le bout du bâton s'est effacé. C'es toujours ce qui arrive. Juste au moment où vous vous sentez près de votre Dieu, quelqu'un vient vous distraire. Maintenant, c'est Hilda.

Comme vous la haïssez ! Le soir, elle ferme à clef jusqu'à la porte de la salle de bains, (quoique vous ne demandiez que de l'eau froide). Cependant, lorsque les nuits sont mauvaises, il semble qu'un bain vous soulagerait. Et John à déjeuner, les enfants, les repas semblent pires que jamais. Parfois, il y a des amis ; les plantes, sur la table, ne les cachent pas tous : ils devinent aussi. Alors, vous sortez ; vous allez sur la digue ; et les vagues sont grises ; et les papiers s'envolent ; et les kiosques, peints en vert, sont pleins de courants d'air ;

et les chaises coûtent deux sous — trop cher — mais, il doit y avoir des prédicateurs sur le sable. Ah ! voilà un nègre, quel drôle d'homme ; voilà un marchand de perruches, pauvres petites bêtes. N'y a-t-il personne, ici, qui songe à Dieu? Dieu, avec son bâton, juste en haut, au-dessus de la jetée ? Mais non, il n'y a rien que du gris au ciel ; et, si le ciel est bleu, des nuages blancs le cachent. Et la musique, c'est la musique militaire. Et pourquoi ceux-là pêchent-ils ? Attrapent-ils quelque chose ? Comme les enfants regardent ! Donc, à la maison, par un chemin détourné : « A la maison par un chemin détourné ! » Ces mots ont un sens : ils auraient pu être prononcés par ce vieil homme à favoris ; — non, non, il n'a pas réellement parlé. Mais tout a une signification : les affiches collées sur les portes, les noms à la devanture des magasins, les fruits rouges dans les paniers, les têtes de femmes chez le coiffeur, tous disent : « Minnie Marsh ! » Mais ici, un soubresaut : « Les œufs sont moins chers ». Voilà ce qui se produit toujours. Prête à la folie, j'allais la culbuter au-dessus de la cascade, lorsque Minnie, comme un troupeau de moutons de rêve, se retourne de l'autre côté, et m'échappe des doigts. Les œufs sont moins chers. Ligottée sur les rives du monde, aucun de ces crimes — chagrins, aventures, folies — pour la pauvre Minnie! Minnie Marsh, jamais en retard pour déjeuner ; jamais surprise par l'orage sans un imperméable ; jamais tout à fait ignorante de la baisse des œufs. Donc, elle arrive à la maison, essuie ses chaussures à l'entrée.

Vous ais-je bien devinée ? Or, le visage humain — le visage humain en tête de la page la plus remplie, contient et cache davantage... Maintenant, les yeux ouverts, Minnie Marsh médite. Et, dans l'œil humain, comment l'expliquer, voici un trou, un vide : — ainsi le papillon s'envole lorsqu'on saisit la tige sur laquelle il reposait ; et, remuez, levez votre main, hop ! le phalène, suspendu le soir sur une fleur jaune, s'enfuit.

Je ne lèverai pas ma main. Reposez immobile, puis tremblez, vie, âme, esprit, qui que vous soyez de Minnie Marsh... moi, aussi, sur ma fleur — faucon au-dessus des dunes — seule, ou alors, à quoi bon la vie ? S'élever ; se reposer calmement le soir, le jour ; se reposer calmement sur les dunes. Le tremblement d'une main... et,hop,

en l'air, on s'envole; puis, de nouveau, le repos. Seule, invisible; en voyant, là-bas, tout si calme et charmant. Ne pas voir, ne pas se soucier. Les yeux des autres sont nos prisons ; leurs pensées sont nos cages. L'air en dessus, l'air en dessous. Et la lune et l'immortalité... Oh, mais me voici revenue sur terre ! L'êtes-vous aussi, vous, là, dans ce coin — mais comment vous appelez-vous donc? — femme, Minnie Marsh, un nom semblable ? La voici, en équilibre sur sa branche. Elle ouvre son sac à main dans lequel elle prend une coquille vide — un œuf — mais qui a dit que les œufs étaient moins chers ? Vous ? Moi ? Oh, c'est vous qui l'avez dit sur le chemin du retour. Vous vous rappelez ? C'était lorsque le vieux monsieur ouvrit brusquement son parapluie, ou plutôt lorsqu'il commença à éternuer? Qu'importe, Kruger s'est enfui ; vous êtes revenue, « à la maison par un chemin détourné » ; vous avez gratté vos chaussures à l'entrée. Oui. Et maintenant, vous étendez, sur vos genoux, un mouchoir de poche dans lequel vous jetez de petits morceaux de coquille d'œufs ; morceaux d'une carte de géographie ; un puzzle. Comme je voudrais les réunir! Si vous pouviez rester tranquille.Elle a remué ses genoux? Voici la carte en morceaux! Dévalant les collines des Andes, de pâles blocs de marbre rebondissent, se brisent, réduisent en miettes toute une troupe de muletiers espagnols avec leur chargement : butin de Drake, l'or et l'argent. Mais pour en revenir... A quoi, vers quoi? Minnie ouvre la porte, et range son parapluie — cela va sans dire. Et le fumet de bœuf venant de la cuisine...Mais ce dont je ne peux me débarrasser, et tête basse, yeux fermés, avec le courage d'un bataillon, l'aveuglement d'un taureau, il faudra que j'arrive à les charger, à les disperser, c'est, indubitablement, de ces silhouettes derrière les plantes : les commis-voyageurs. Là, je les ai cachés, pendant tout ce temps, avec l'espoir que, tant bien que mal, ils finiraient par disparaître. Mais, peut-être, est-il préférable de les laisser surgir — puisqu'il le faut pour que l'histoire se poursuive, selon les règles, en réunissant l'intérêt, la plénitude, la destinée, la tragédie, et en traînant avec elle, deux, sinon trois commis-voyageurs derrière tout un massif d'aspidistra : « Les branches de l'aspidistra ne dissimulaient qu'à demi le commis-voyageur... » Des rhododendrons le cacheraient en-

tièrement, et, par dessus le marché, me fourniraient ce trait de rouge et de blanc, pour lequel je meurs et me débats (1). Mais, des rhododendrons, en décembre, à Eastbourne, sur la table des Marshes — non, non, je n'ose pas ! Il ne peut être question que de croûtons, de salières, et d'une maigre plante verte (2). Sans doute, y aura-t-il, plus tard, un moment près de la mer... D'ailleurs, je sens agréablement surgir en moi ce désir de regarder à la dérobée, au-dessus des branches vertes, des verres découpés, l'homme en face : un seul me suffit à entreprendre. C'est bien James Moggridge, celui que les Marshes appellent Jimmy ? (Minnie, il faut me promettre de ne pas tressaillir avant que tout ça ne soit tiré au clair).

James Moggridge, est, dirons-nous, voyageur en boutons ? Mais, le moment n'est pas venu de LES faire entrer en jeu: les gros et les petits sur de longues cartes; d'autres en yeux de chat, d'autres de vieil or ; d'autres de galalithe, d'autres de corail, je le répète, le moment n'est pas venu. Il voyage ; et le jeudi son jour d'Eastbourne, il prend ses repas chez les Marshes. Sa figure rouge, ses petits yeux fixes, pas si quelconques, son énorme appétit — (ça va ; il ne regardera pas Minnie avant d'avoir fini de sucer tout le jus séché avec son pain). La serviette passée dans son gilet... mais ces détails sont puérils, et quoique cela puisse faire au lecteur, je ne m'y laisserai pas prendre. Révélons les trucs du ménage Moggridge ; mettons tout ça en branle. Les chaussures de la famille sont réparées, le dimanche, par James lui-même. Il lit « La Vérité ». Mais sa passion ? — les roses. Et sa femme, une ancienne infirmière, — intéressante — pour l'amour de Dieu, laissez-moi avoir une seule femme avec un nom qui me plaise ! Mais, impossible. C'est une de ces créatures de l'esprit, mortes-nées, illégales, non des moins aimées, comme mes rhododendrons. Combien en meurt-il dans tous les romans qu'on écrit, des meilleures, des plus chères, tandis qu'un Moggridge vit. C'est la faute de la vie. Voici Minnie qui mange son œuf, et, à l'autre bout du réseau, — avons-nous dépassé Lewes? — il doit y avoir Jimmy. Alors, pourquoi ce tressaillement ?

---

(1) I starve and strive.

(2) It's all a matter of cruste and crusts, frills and ferns.

Il faut que Moggridge soit — c'est la faute de la vie. La vie impose ses lois ; la vie barre les routes ; la vie se cache derrière les plantes ; la vie est le tyran ; oh, mais non pas le mauvais plaisant ! Non, car je vous l'affirme, je viens de bon cœur. Je viens, poussée par Dieu sait quelle puissance, parmi les plantes vertes et le couvert, la table maculée et les bouteilles salies. Je viens, irrésistiblement, pour m'installer quelque part, sur la chair ferme, sur la robuste échine, n'importe où je puis pénétrer, et trouver un appui sur la personne, dans l'âme de Moggridge, l'homme. L'extrême vigueur de la constitution ; l'échine résistante comme de la baleine, droite comme un chêne ; les côtes, des branches rayonnantes ; la chair, du prélart tendu ; l'aspiration et le refoulement du cœur; tandis que la viande tombe en masses, que la bière ruisselle pour être battue en sang — enfin, voici les yeux. Derrière l'aspidistra, ils aperçoivent quelque chose : un être noir, blanc, triste. Maintenant, ils fixent l'assiette. Derrière l'aspi distra, voient la femme âgée : « La sœur de Marsh, Hilda est plus mon type ». Fixent la nappe : « Marsh saura sans doute ce qui ne va pas chez les Morrises... » On parle de cette affaire. Le fromage est servi. L'homme regarde l'assiette. Il la tourne. Les doigts énormes. Maintenant, il fixe la femme en face: « La sœur de Marsh — pas du tout comme lui. Misérable vieille fille... vous devriez nourrir vos poules... Sacré nom, qu'est-ce qui l'a fait sursauter ? Pas ce que j'ai dit ? Ah ! là là, ces vieilles filles ! Ah ! là là ». (Oui, Minnie, je sais, vous avez tressailli, mais patience ! James Moggridge).

« Cher, cher, cher ! » que cela résonne bien ! Comme le son d'un marteau sur du bois fait, comme le battement de cœur d'un ancien baleinier, lorsque la mer le serre de près, et que l'eau est houleuse. » « Cher, cher, cher ! » — quel glas pour les âmes gémissantes, pour les calmer, les consoler, les enrouler dans du coton en leur disant : « A bientôt. Bonne chance ! » et aussi — « Que souhaitez-vous ? » — Car Moggridge peut maintenant offrir une de ses roses — trop tard, c'est fini ! Et alors, quelle est la suite ? « Madame vous allez manquer votre train », car les trains n'attendent pas.

Voilà les façons de l'homme ; voilà le son que cela rend : voilà St Paul et les autobus. Oh, Moggridge, ne

resterez-vous pas ? Vous devez partir ? Conduisez-vous dans Eastbourne, cet après-midi, l'une de ces petites voitures ? Etes-vous cet homme enfermé dans ces boîtes de carton vert ; cet homme qui parfois baisse les stores, et qui parfois s'asseoit solennellement, droit comme un sphinx, avec un air sinistre rappelant l'entrepreneur de pompes funèbres, et le cocher, le cheval sombres. Dites-moi ? Mais les portes ont claqué. Nous ne nous reverrons jamais plus. Moggridge, adieu !

Oui, oui, j'arrive. Jusqu'au faîte de la maison. Un moment encore, je m'attarde. Comme la boue tournoie dans l'esprit, quel remous laissent ces monstres. Les eaux tourbillonnent, les roseaux se balancent, et verts ou noirs, se ploient jusqu'au sable. Alors, peu à peu, les atomes se rassemblent ; le dépôt se tamise ; de nouveau la vision s'éclaircit ; et voici que vient aux lèvres une prière pour le disparu, voici des prières pour les âmes de ceux que chacun salue, des obsèques pour ceux que nul ne rencontrera plus.

James Moggridge est mort maintenant, est parti pour toujours. Eh bien Minnie ? « Je ne peux pas y tenir plus longtemps » — Si elle a dit cela... (Regardons-la. Elle secoue les coquilles d'œufs dans les creux des coussins). Elle l'a certainement dit, en s'appuyant au mur de sa chambre, en arrachant les glands qui bordent le rideau lit-de-vin. Mais quand le soi parle au soi, qui parle ? L'âme ensevelie, l'esprit reconduit dans, dans, dans, le catacombe central ; ce soi qui prit le voile et quitta le monde, un lâche peut-être, mais si beau, tandis qu'il voltige de bas en haut dans les corridors sombres : « Je ne peux pas supporter cela plus longtemps » — dit son esprit — « Cet homme au déjeuner, Hilda, les enfants ! ». Oh, ciel, ce sanglot ! C'est l'esprit gémissant sur sa destinée, l'esprit conduit de ci, de là, se posant sur ces tapis fragiles, sur ces mauvais points d'appui, parcelles rétrécies d'un invisible univers : l'amour, la vie, la foi, le mari, les enfants, je ne sais quelles splendeurs, quels apparats entrevus pendant l'adolescence : — « Pas pour moi, pas pour moi ! »

Mais alors, et les muffins, le vieux chien ?... J'imagine aussi la consolation des napperons perlés, du linge de corps. Si Minnie Marsh était écrasée et transportée à l'hôpital, les infirmières, les docteurs eux-mêmes s'éton-

neraient... Voici le tableau, voici la distance, voici la tache bleue au bout de l'avenue, tandis qu'après tout, le thé est copieux, les muffins chauds et le chien : « Benny, à votre panier, Monsieur et regardez ce que votre mère vous a apporté ». Alors, prenant le gant au pouce usé, défiant, encore une fois, le démon malfaisant qui se cache dans les trous, vous réparez les dégâts, en enfilant la laine grise, la passant à l'endroit, à l'envers.

La passant à l'endroit, à l'envers, en dessus, en dessous, filant un tissu à travers lequel Dieu lui-même, — mais chut ! — ne pensez pas à Dieu. Comme les points sont réguliers ! Vous devez être fière de votre reprise. Que rien ne vienne l'interrompre, que la lumière tombe doucement. Que les nuages dévoilent l'intérieur d'une feuille naissante. Que le moineau se pose sur le rameau, et qu'il secoue la goutte de pluie, en équilibre, au coude de la branche... Mais pourquoi regarder en l'air ? Est-ce un bruit, une pensée ? Oh, Ciel, de nouveau revenir à cela, à la devanture avec les girandoles de rubans violets ? Mais Hilda reviendra aussi. Et les ignominies, les humiliations... Ah ! tournez la page !

Après avoir reprisé son gant, Minnie Marsh le pose dans le tiroir. Elle ferme le tiroir avec résolution. Je surprends son visage dans la glace. Les lèvres sont closes. Le menton se dresse. Enfin, Minnie lace ses souliers. Puis elle touche sa gorge. Quelle broche avez-vous? Le gui ou le trèfle à quatre feuilles ? Et que se passe-t-il ? Si je ne me trompe, le pouls bat plus vite, le moment approche, les événements se précipitent. Niagara est en tête. Voici la crise ! Que le Ciel soit avec vous ! Elle tombe à terre. Courage, courage ! En avant, allez-y ! Pour l'amour de Dieu, ne restez pas immobile. Voilà la porte. Je suis près de vous. Parlez! Confondez-la, confondez votre âme !

« Oh, je vous demande pardon. Oui, c'est Eastbourne. Je vais l'attraper... Laissez-moi prendre la poignée. » (Mais Minnie, quoique entre nous tant de fausses apparences, je vous connais. Allez, j'y suis maintenant).

« — Vous n'oubliez rien ?

« — Non, merci. Vous êtes trop aimable. »

(Mais pourquoi regarder autour de vous ? Hilda ne viendra pas à la gare, ni John ; et Moggridge s'en va de l'autre côté d'Eastbourne). « Je vais rester près de ma valise,Madame, c'est plus sûr. Il m'a dit qu'il viendrait... Ah ! le voilà, voilà mon fils ! ».

Et ils partent ensemble.

Mais je suis stupéfaite... Sûrement, Minnie, vous savez mieux que moi. Un étrange jeune homme... Arrêtez ! Je vais lui dire. Minnie, Mademoiselle Marsh !... Mais je ne sais plus. Son manteau qui flotte me semble bizarre. Oh ! mais c'est faux, c'est injuste... Regardez, comme il se penche vers elle, en arrivant à la barrière. Elle trouve son billet. Qu'est-ce qui les fait rire ? Ils s'en vont, dans la rue, côte à côte. Et mon rêve est fini. Sur quoi suis-je appuyée ? Que sais-je ? Ce n'est pas Minnie. Il n'y eut jamais de Moggridge. Qui suis-je ? La vie est aussi nue qu'un os.

Et cependant, cette dernière vision : lui, descendant du trottoir, elle, le suivant autour du grand immeuble — me remplit d'étonnement, m'inquiète à nouveau. Figures mystérieuses. Mère et fils. Qui êtes-vous ? Pourquoi marchez-vous dans cette rue ? Où coucherez-vous ce soir ? Et demain ? Comme cela bouillonne et tournoie, et me fait remonter à la surface ! Je m'élance derrière eux. La foule va de ci, de là. La lumière blanche hésite et se répand. Devantures de magasins. Œillets ; chrysanthèmes. Du lierre dans les jardins sombres. Des voitures de lait à la porte. Où que j'aille, figures mystérieuses, je vous rencontre au tournant de la rue, mères et fils, vous, vous, vous. Je me hâte, je vous suis. Ceci, je pense, doit être la mer.Le paysage est triste; gris comme cendres. L'eau murmure et s'agite. Si je tombe à genoux, si j'accomplis les rites, les anciennes simagrées, c'est vous, figures inconnues, vous que j'adore ; si j'ouvre les bras, c'est vous que j'étreins, vous que j'attire à moi, monde adorable !

Virginia Woolf.

(Traduit de l'anglais par Georgette Camille).

Poèmes

ENFANCE

J'ai pris par le bras tous ceux qui me furent chers pendant vingt années,
mes amis depuis l'école, les plus sincères, les plus faux, les plus tristes et les plus gais,
et les femmes qui m'ont aimé, et celles qui m'ont oublié,
et faisant une longue chaîne, moi au milieu,
nous avons traversé les cafés et les boulevards en chantant,
cherchant dans les glaces le reflet de nos regards,
voulant y retrouver cet abandon que nous vîmes certain soir.
et que nous n'y verrons plus,
et nous sourions, car il y a de ces regards qui font toute notre force, toute notre fierté,
et à travers ce sourire et toute cette joie retrouvée qui coupe la respiration,
et nous enlève hors du temps présent,
qui nous trompe sur cette heure qui va naître, doucereuse et pleine de fiel,
fragile et grave sous son masque,
amère lorsque nous la vivons, puis indifférente dans le souvenir,
je rejoins l'époque la plus solitaire et la plus oubliée de mon enfance,
celle qui est nue et apparaît comme une statue de pierre a l'entrée d'un parc, au crépuscule.
Halte-là ! il n'y a plus de rondes qui tiennent,
il me faut revenir seul vers cet enfant de six ans aux cheveux courts, au tablier noir,
qui ne cesse pas de me suivre et de ne penser qu'à moi,
et qui est là, doux et triste, dans l'abandon,
ange de mon enfance solitaire.

*
* *

Est-ce moi, cet enfant, dans une classe d'école,
rouge, et regardant par la fenêtre pour voir si le maître ne le voit pas,
qui prend dans l'armoire un cahier neuf, une règle et une bouteille d'encre rouge,
et croit qu'après cela la vie sera plus belle et plus instructive
et qu'il sera le maître lui aussi.
Mais non, il n'est pas mort, un pensum de 200 lignes seulement,
200 lignes et il pourra retrouver le soleil, les billes et ces maisons qu'il creuse dans le sable au pied d'un arbre.
Il cueille les digitales des haies, il se les met aux doigts,
ce gant magique le protège de la main du diable,
il passe devant l'auberge, un roulier fouette ses chevaux,
il passe devant le charron qui tape sur une grande roue de charrette peinte en bleu,
et le voici devant la ligne de la forêt
que coupe la grande route jaune du Mans.
Il pénètre avec crainte au milieu des sapins :
c'est là que Charles VI devint fou,
un grand vieillard en chemise est venu prendre la bride de son cheval,
l'enfant a peur de rencontrer ce grand vieillard ou des voleurs.
Il y a par terre des champignons, des rouges, des verts,
des fourmilières, des tas de charbons de bois,
il s'asseoit dans une hutte de charbonnier,
ah qu'il est hors du temps, enclos dans sa solitude, et là pour l'éternité !
Puis le voici sur le sentier qui mène à la ferme où il va chercher le lait,
le soir, à l'heure du crépuscule,
un chant le suit, les nuages se promènent vêtus de couleurs brillantes,
des figures y apparaissent,
n'est-ce pas Jésus un doigt levé,
et la Sainte Vierge qui sourit ?
Dans un coin du cimetière, des tombes aux entourages rouillés,

il lit : guerre de 1870, 3me Régiment des Chasseurs Bavarois,
puis à côté les soldats français,
l'herbe pousse entre les pierres,
le soleil cuit la mousse qui garnit le mur.
L'enfant traverse la rue du village aux maisons basses couvertes en chaume,
il passe devant l'église et salue monsieur le curé qui revient de l'Angélus,
il rentre à l'école,
s'asseoit devant un plat de betteraves et pleure.

*
* *

Il neige, dans la voiture du camionneur à bâche verte, il va au Mans,
il y a dans la neige deux grandes ornières,
c'est au petit jour, il sommeille,
les rouliers s'arrêtent à l'auberge, à moitié chemin, au milieu de la forêt,
ils boivent un verre de vin rouge et laissent souffler les chevaux,
sur la place Nationale, le monument Chanzy,
les mobiles de 70, un zouave, un marin qui font la guerre,
les paysannes en coiffe avec leurs paniers,
puis le retour avec une branche de sureau
qu'il taille pour faire un sifflet.

*
* *

Je me regarde dans une glace,
ô enfance qui m'échappe,
ô fragments de ce miroir, ô images effacées,
vous reflétez mon visage le plus pur :
cet enfant de six ans,
cet enfant qui est mon fils maintenant.
Et plus j'avancerai dans la vie,
plus c'est moi qui vieillirai,
plus c'est moi qui changerai,
alors que lui, l'enfant, aura toujours six ans,
sera toujours mon fils qui a six ans.
O glace, replace-moi dans la ronde de mes amis,

que je retrouve leurs amours, leurs voix et leurs cris,
tout ce bruit qui m'enlève à moi-même,
toute cette illusion de vie, cette danse
ô simulacre...

Mars 26.

ŒIL ET DENT

A Henri Hertz.

Et le voilà qui s'endort comme un petit enfant au bord de la route,
les oiseaux volent au-dessus de lui d'un trait, s'appellent et viennent le voir,
Il dort, sa figure est rouge, il ne rêve pas,
il dort, et la vie est cependant en lui aveugle et souterraine,
et l'orgue de barbarie joue derrière le mur.
Ils sont là trois enfants, les mains derrière le dos,
qui suivent la musique et portent tous les péchés de leurs parents comme des assiettes qu'il ne faut pas casser,
deux petits garçons et une petite fille qui s'usent les dents sur des noisettes,
et un vieil homme aux articulations qui grincent et trouent la peau, tourne une manivelle et agite une sébille
tandis qu'une femme folle danse toute nue dans les orties.

Et celui qui dormait se réveille tout à coup
et s'avance en titubant,
la figure toute rouge, avide de cueillir cette fleur blanche de la danse,
attiré par cette peau qui se dilate avec des taches qui apparaissent jaunes et grises,
et de la crasse le long des cuisses et des hanches, sur les pieds noirs et sanglants et sur les mains transparentes,
Et voilà tout contre son œil le grain de cette peau qui remue comme un insecte,
avec ses poils, ses boutons roses et ses grandes veines bleues comme les fleuves d'une carte de géographie,

et il lui semble qu'il tombe pour l'éternité dans l'escalier
que fait cette peau,
tandis que la femme mord et crie,
et que l'orgue de barbarie joue de plus en plus vite,
et que les enfants regardent de tous leurs yeux cette
rencontre du père et de la mère,
ce voyage qu'ils font en rampant au milieu des herbes et
de la poussière de la route,
tandis qu'au ciel grandit un œil démesuré chargé de
haine et de foudre.

Juin 26. Georges PILLEMENT.

Les Deux Ivan

Ivan Stepanovitch arriva en Crimée directement après son séjour dans la solitude de Kostroma.

Son application, sa mine modeste plurent à l'Ecole Normale des Professeurs et on lui proposa très inopinément un poste d'instituteur dans une petite ville au bord de la mer. Vivre en Crimée, ne fût-ce qu'une semaine ! Ce rêve de toujours allait s'accomplir. La Crimée lui apparaissait comme une région admirable, « par-delà les frontières des pays d'orages », jardin lumineux et divin qui devait s'élargir un jour jusqu'à s'étendre sur la terre entière. Là, son existence se transformerait, s'éclairerait... il était rêveur. Au bord des rives d'une mer chaude, ne serait-ce pas l'Italie ?... Et les mœurs étonnantes des tatares, la nature merveilleuse, les cîmes des monts touchant les nuages, le mystère des feux projetés par les phares dans le tumultueux lointain de la mer !...

Il accepta le poste avec joie, partit... Il ne s'était pas trompé : une école magnifique, la mer et les montagnes plus magnifiques encore.

Ivan Stepanovitch se maria avec une institutrice grecque aux yeux noirs. Deux mois après elle lui dit tout bas, à l'oreille :

— « Il me semble que... »

Le bonheur le rendit plus entreprenant. Il acheta à crédit un lopin de terre en friche, se fit un petit potager, creusa un jardinet, installa des abeilles. Il voulait vendre du miel aux passants.

L'année suivante, sa femme, dans un nouveau murmure, lui annonça : « il me semble que... »

Alors Ivan Stepanovitch décida de se construire une maison.

De nature débonnaire et paisible, il avait ce que l'on appelle « un bon fond populaire ». Sur son étagère on

voyait Gleb Ousspensky et Korolenko ; Nekrassof et Zlatovratsky pendaient aux murs. Il lisait les « Nouvelles Russes », et cette revue publia même un compte-rendu, qu'il avait écrit, d'une chrestomathie à l'usage des tatares. Un jour, à son anniversaire, il avala un petit verre de vin rouge et fredonna avec sentiment : « Viens sur la Volga... » En chantonnant, il caressait sa barbiche roussâtre et ajoutait : « Quel est ce soupir qui s'exhale ?... »

Et lorsque rentrant chez lui, la nuit, il contemplait les étoiles, Ivan Stepanovitch laissait les sentiments ardents à l'égard du peuple et de l'humanité emplir son être. Les lueurs d'un phare lointain, derrière une mer houleuse rappelaient à son souvenir le refrain favori :

« Et quand même... en avant !... les lumières !... »

Il avait en celles-ci une foi ardente.

Déjà on avait commencé les travaux de construction de sa maison — la pierre et les briques lui étaient fournies à crédit ! lorsque tout croula : la guerre durait depuis un an, les hommes manquèrent et on appela Ivan Stepanovitch à l'aide.

Il était très grand et maigre — les enfants le surnommaient « le hareng ». Il avait aussi quelque chose à la poitrine. On le prit quand même.

Le jour même où il reçut la convocation, sa femme lui annonça qu'elle « était de nouveau... » Il reçut l'ordre d'appel et cette autre nouvelle non sans une certaine émotion, mais avec cette résignation avec laquelle le moujik accepte l'impôt.

Et Ivan Stepanovitch poussa scrupuleusement, devant lui, le bétail consacré à l'armée (il fut affecté à cette besogne).

A l'école, il enseignait aussi consciencieusement la lettre « iè » aux enfants.

II

Dans la même bourgade, à Slobodka, vivait dans la peine le postillon Ivan.

Il arriva au bord de la mer, venant de Riazan, et se fit porteur d'eau. Ivan s'orienta, amassa un peu d'argent, épousa une fille venue de Toula et fit l'achat d'un lopin de terre dessiné sur un plan. Il s'occupa ensuite de charriage.

Sa femme lui donna des enfants. Il décida alors de se fixer définitivement dans le village, agrandit sa maisonnette, acheta un cheval, une vache. Mais voici que la guerre éclata : l'aide du postillon Ivan fut demandée.

Il avait près de quarante ans : aussi essaya-t-il d'obtenir une dispense, alléguant une hernie dont il souffrait. On le garda tout de même pour son air robuste : il fut affecté au même service qu'Ivan Stepanovitch, avec les bœufs.

Aux heures pénibles, Ivan Stepanovitch se consolait en raisonnant ainsi : la guerre était la conséquence de l'imperfection humaine, mais ses effets pouvaient être bienfaisants. Et le rêve qu'il caressait depuis longtemps, qu'il désirait profondément — y penser lui faisait perdre la respiration — se dressait en son esprit, plein d'aveuglante beauté.

Quant au postillon Ivan, nulle autre raison ne se présentait à lui : il considérait la guerre comme un mal dont il fallait se dépêtrer le plus vite et le mieux possible. Une chose demeurait certaine : on ne devait pas rentrer chez soi les mains vides.

Accroupis auprès du feu, dans la steppe ou dans leur fourgon pour bêtes, conduisant les bœufs sur le front, tous deux pensaient tristement à leur famille. Le postillon Ivan disait que la guerre se faisait à l'instigation des patrons. Ivan Stepanovitch voulait se l'expliquer autrement : « La guerre, affirmait-il, était un phénomène élémentaire (1). Les hommes, Ivan, sont encore des barbares. Lorsque s'élèvera le niveau moral de l'humanité, il n'y aura plus de guerre. L'espèce humaine, comprends-tu, aspire aux étoiles... s'améliore moralement...

— « Je n'ai que faire de ces étoiles... elles ne servent qu'aux généraux !

— « Tu es drôle ! riait Ivan Stepanovitch. Après la guerre, il y aura peut-être des changements... dans l'Etat.

— « Je n'ai besoin de rien... Que ferai-je de ces changements ?... Donnez-moi ce qui est mien. J'ai acquis mon bien à la force du poignet, la famille...

— « Ce qui est tien... Que veux-tu donc ? Et devant

(1) Le terme russe est intraduisible, il signifie naturel, qui « tient des éléments mêmes ».

la vie entière, que sommes-nous, tous deux ? ! des insectes !! devant l'humanité !!

— « Tu es bizarre, Ivan Stepanovitch. Quel genre d'insecte suis-je ?... Et si les hommes sont tous des insectes, en quoi suis-je plus mauvais que les autres. — Tu as besoin d'une étoile, tâche de l'obtenir. Moi, je veux ce qui est mien. Tu me dis l'humanité... eh bien moi, je te parle humainement aussi... Voici deux ans que nous conduisons des bœufs pour rien et la famille, elle, reste sans pain. Certes, Anissia ne peut rien avec les chevaux et il faut qu'elle s'occupe encore des mioches... Vous encore, vous aurez des revenus, mais nous ?... Non, il faut en finir avec tout ça !

— « Il va venir... le changement... si l'élément déborde... devant lui tout... sera impuissant, insinuait prudemment Ivan Stepanovitch.

— « Encore tes poèmes ! Nous ne sommes pas sots, nous non plus... non, il faut en finir avec tout ça !

Ils n'achevaient pas de formuler toute leur pensée, et pourtant Ivan Stepanovitch croyait que leurs idées étaient les mêmes et il demeurait content.

Mais lorsqu'un bœuf enragé eut percé sa poitrine avec ses cornes, lui brisant deux côtes et qu'il eut été soigné à l'hôpital — après quoi il fut libéré définitivement, Ivan Stepanovitch s'avoua qu'il fallait envisager les problèmes plus simplement. Et il s'en retourna chez lui, joyeux, crachotant le sang.

Le postillon Ivan, permissionnaire, partit avec lui.

III

Ils arrivèrent en Crimée au printemps, sous un ciel bleu. Les peupliers s'élevaient, tels des colonnes vertes, les routes blanchissaient de poussière, les jardins étaient en fleurs ; partout une odeur de mer et de steppe fraîche.

Les deux amis louèrent une voiture chez Kerim qu'ils connaissaient, et roulèrent... dans leur esprit les vieilles images familières ressuscitaient. Cependant un principe nouveau semblait illuminer la vie de chacun, un quelque chose qui ne transparaissait pas dans les champs : la révolution avait eu lieu.

Ivan Stepanovitch l'accueillit avec enthousiasme. Le

postillon Ivan demeura indifférent à son égard : il se demanda seulement ce qui résulterait pour lui de la révolution...

En tout cas sa résolution fut prise : il ne retournerait pas au front... Car il y aurait « partage ». Que serait le « partage » ? Cela restait confus... Mais il entendait partout ce mot et se le tint pour dit : il saurait en tirer profit.

— « Eh bien Ivan Stepanovitch... le « partage » va avoir lieu, paraît-il ?

— « Difficile à dire, pour le moment... on verra bien ce qui se passera... répondait gaiement Ivan Stepanovitch. Je sais seulement que tout sera parfait... le peuple est aujourd'hui maître absolu.. les forces populaires peuvent trouver enfin une issue... « les forces... c'est juste », approuvait le postillon Ivan.

— « Aujourd'hui... tout est pour le peuple... et tout est à lui..., disait Ivan Stepanovitch, ému. Et les larmes brillaient dans ses yeux.

— « Tout !... tu parles affaire... tout cela est juste.

Ils questionnèrent Kerim.

— « Aucune affaire... la révolution... On m'a donné ça pour une bouteille de vin...

Et Kerim montra son pantalon neuf de soldat. Puis il se gratta la nuque, hocha la tête et éclata de rire.

Au sommet, on s'arrêta pour arranger le frein. L'air se respirait facilement, la neige tapissait encore les chênes. La gaieté montait de partout, car la mer restait toujours bleue dans le petit brouillard, et l'été commençait déjà dans la plaine, en bas. Et n'allaient-ils pas descendre vers cet été tout de suite ?

— « Maintenant, à la maison ? dit Ivan le postillon qui fumait. Eh bien, apportes-tu des provisions, Ivan Stepanovitch ?.. et de quel genre... de l'argent... tu en as amassé beaucoup, je pense... Et tu seras plus instruit que quiconque.

— « Non, mon cher, je ne m'occupe pas de ces affaires.

— « Parle... beaucoup d'argent a passé par tes mains... la guerre fut une joie pour toi... Que suis-je comparé à toi ?... évidemment, on ne peut prendre de foin... et pourtant j'en ai bien caché un peu... Et maintenant, je vais réparer ma maisonnette, j'achèterai encore une vache...

et nul homme ne sera plus haut que moi. Et de plus avec « le partage » qu'est-ce que je n'aurai pas ?... Quant à toi... tu disais vrai, parlant de la guerre... tu es un cerveau... tu avais bien deviné ?

Mais Ivan Stepanovitch approfondissait une autre pensée.

— « Ecoute, Kerim... le peuple a dû se réjouir ferme...

Le tatare arrêta les bêtes, se retourna, et montra ses dents qui brillèrent.

— « Les imbéciles marchaient avec des fusis... Pourquoi diable se réjouir ?... Aucun bon client !...

Et il fouetta les chevaux qui descendirent au galop le versant.

— « Que dit-on des jardins — maisons de campagne? demanda le postillon Ivan. Les partagera-t-on ?

Kerim arrêta de nouveau les bêtes, s'agita, puis montrant ses dents blanches :

— « Je t'en donnerai !!! La terre entière est à nous, aux tatares ! Ce sont vos gueules que nous allons partager... Ta révolution!... cria le tatare d'une voix gutturale et il cracha dans la poussière.

— « Eh ! l'animal rugit, fit le postillon Ivan et il cligna de l'œil. De grandes choses nous attendent... tiens-toi, Ivan Stepanovitch.

Mais Ivan Stepanovitch, rêveur, contemplait la brume bleuâtre qui lui semblait somnolente et réjouie... Oh ! la grandeur de ce lointain... « Et ils ne sentent pas l'immensité de ce qui s'est accomplil ! ils ne parlent que de jardins et de pantalons... Cependant quelles belles possibilités s'ouvrent !...

On entendit le carillon du village... C'était dimanche.

Ivan Stepanovitch poussa le postillon Ivan et cria, indiquant de petites taches blanchâtres :

— « Entends-tu... le carillon... la voilà, la révolution. C'est notre Pâques.

— « On sonne pour la messe, dit le postillon Ivan. Il y a bien des années que je n'ai pas été à l'église.

— « L'église aussi se régénèrera... il y aura là aussi une révolution...

— « Il est dangereux de mêler Dieu à ces choses, pour cela, tu n'as pas réfléchi. Les popes connaissent leurs affaires... à nous de savoir nous organiser entre nous... quant à l'église, nous lui donnerons sa part, sans offense...

L'essentiel est de penser à ceux qui ont une famille, des enfants. Moi j'en ai quatre... Et Dieu sait les jardins qu'il y a ! ainsi chez les Zouribone... où ils ne sont que deux... et ils en possèdent des capitaux !

— « Non, Ivan. La révolution doit aussi rénover l'Eglise.

— « Rénover, naturellement il le faut... eh ! eh ! on calculera bien alors.

Déjà les vignes apparaissaient, tapissant les collines, puis se montrèrent des maisonnettes, points blancs dans la verdure. Des jardins apparurent ensuite et les montagnes s'étagèrent en cirques.

La route descendait en lacets.

IV

A l'arrivée, ils se séparèrent.

Le pays montrait ses dévastations, il criait le besoin des choses à reconstruire, — mais rien ne disait la joie de vivre. Ça et là, le drapeau rouge flottait sur les balcons. Le marchand de journaux, un brassard au veston, remplaçait l'agent de police. Les bambins jouaient « à la révolution ». Sur une enseigne, on lisait « Université Populaire ». Des soldats débraillés se promenaient avec des filles portant fleur rouge au corsage. Des fondés de pouvoir roulaient en automobile, soulevant des tourbillons de poussière dans les rues. Au marché on commençait à insulter les « bourgeois ».

Ivan Stepanovitch désirait se reposer, bêcher son jardinet, mais sa conscience inquiète le poussait à l' « action ». Comment agir et quoi faire ? — il l'ignorait, mais il se jeta avec feu dans l' « action ».

Il adhéra au parti — sinon agir eût été impossible. Il se fit membre des Comités, — on lui promit un « large champ d'action ». Ivan Stepanovitch élabora un « projet d'école réformée », écrivit une chrestomathie pour tatares, composa des statuts pour les « Comités de parents ». Il organisa des déjeuners gratuits, interdit la prière du matin, reçut toutes les convocations à toutes les réunions et adressa aux autorités compétentes les dépêches demandant des crédits. On lui envoya des messages téléphonés, des propositions de lois : des fondés de

pouvoir arrivaient, lui serraient les mains en camarades et suggéraient des sujets de révision, d'interpellation. On lui promettait de larges crédits.

Après une nuit d'insomnie et une journée lourde de labeur, Ivan Stepanovitch prenait la parole aux réunions et affirmait, les larmes aux yeux, que « vivre des heures si grandioses était un immense bonheur. » Des postillons,, des jardiniers, des journaliers lui criaient :

— « Et que ferons-nous des villas ? des jardins ?...

Il ne savait comment se liquiderait le problème des jardins et répétait avec enthousiasme des extraits de discours qu'il venait de lire et qui l'avaient frappé.

— « Je me permettrai de terminer en vous rappelant ces paroles historiques de notre très honoré... « Nous sommes infiniment heureux d'avoir pu vivre jusqu'à ce glorieux jour... de pouvoir créer une nouvelle vie du peuple — non pas pour le peuple, mais en collaboration avec lui. »

On l'interrompait : « Au fait ! » Il se troublait et répondait indistinctement. Les soldats le firent venir dans leur ambulance, ils le disaient membre de leur famille. Et Ivan Stepanovitch leur affirmait aussi extasié que l'avenir appartenait au peuple : en ces journées historiques la masse avait su manifester son génie... » Mais des colosses portant ruban rouge lui disaient de « parler de la guerre et plus gaiement. » Cependant il n'abordait le problème de la guerre que très confusément et continuait comme il avait commencé.

— « Nous pouvons nous considérer comme des hommes très heureux. Notre génération vit l'époque la plus belle de l'histoire russe. » On le sifflait. Et lorsqu'il achevait en criant son appel de toujours : « Montons aux étoiles ! » on répliquait en riant :

— « Pourvu que tu ne tombes pas !

Un jour Ivan Stepanovitch évoqua les difficultés des premiers pas, il parla de cet héritage effroyable: l'ignorance du peuple et acheva d'une voix tremblante :

— « Mais bien qu'il fasse encore nuit noire et que le chemin conduisant vers l'avenir magnifique ne soit pas clair pour nous tous... cependant, devant nous... des lumières éblouissantes nous éclaireront...

On l'applaudit. Mais le postillon Ivan se montra... Vêtu d'une blouse neuve, avec une très large ceinture, il

déclara que toutes ces paroles concernant la lumière étaient vaines, que nul besoin ne s'en faisait encore sentir et qu'en attendant, tous devaient « partager » fraternellement afin que chaque enfant en eût aussi... On mit gaiement le postillon à la porte ; puis on vota la résolution suivante : « Fournir du bon beurre pour les macaronis, cuire les nouilles avec du mouton, prendre une bonne bouteille de vin rouge pour la santé et se promener la nuit afin de respirer l'air — c'était la Liberté !

Alors Ivan Stepanovich cessa de prendre la parole aux réunions, mais sa conscience alarmée continua de le pousser à l' « action ». Aussi déclara-t-il qu'il ferait une conférence à l' « Université Populaire », sur « les vues morales de la Révolution ». Mais il ne vint que cinq de ses amis.

La vie, cependant, bouillonnait. Dans le zemstvo il y avait de nouveaux venus, des hommes éloquents, hardis. Les salaires furent augmentés, mais pas pour longtemps. L'argent s'évanouit et ne rentra plus. Ivan Stepanovitch dépensa le sien pour des notes et des télégrammes ; on ne le lui rendit pas.

Une nuit on lui arracha les roses de son jardin, on écrasa tout ce qu'il avait planté, on sortit tout le miel des ruches et les abeilles furent tuées. Les seules paroles qu'il prononça, furent :

« Quel manque de culture ! »

Sur toute la côte, les meetings se multipliaient, des revendications se formulaient. Le postillon Ivan parlait du sang qu'il avait versé dans les tranchées pour les Seigneurs et maîtres. « C'étaient les seigneurs qui avaient besoin d'étoiles, de capitaux !... mais un pauvre homme !... Celui-là n'exigeait pour chaque mioche qu'un hectare de jardin et de vignes, et aussi les villas... pour ces dernières on verrait d'après les familles, car aujourd'hui « une force s'était révélée dans le peuple ». Ivan Stepanovitch l'écoutait et reconnaissait les paroles déjà dites par son ami...

Il cessa de fréquenter les réunions, écrivit des rapports et s'inquiéta de la rétribution qu'on lui devait. Les tatares annoncèrent l'avènement de « leur royaume » et se mirent à égorger les Grecs. Les marins arrivèrent alors de Sébastopol et firent un beau massacre de tatares. Dans le petit jardin d'Ivan Stepanovitch on tua son

ami Kerim qui se cachait dans une fosse pleine d'eau. Ivan Stepanovitch fut arrêté : pourquoi cachait-il chez lui un tatare ? Les marins voulurent le noyer dans la mer, mais le postillon Ivan intervint :

— « C'est un original, camarades ! Nous avons servi ensemble. Seulement... voilà qu'il s'oppose à ce qu'on apprenne les prières aux enfants...

Les Allemands arrivèrent après les marins et apaisèrent tout le monde. La vie se faisait plus chère, les salaires ne donnaient plus que pour une semaine de vie. Ivan Stepanovitch vendit sa capote et son pantalon et donna des leçons pour se procurer de la farine.

Douze mois d'une existence stupide s'écoulèrent. Sa femme, u njour, lui annonça... qu'elle « l'était encore »... Ivan Stepanovitch perdit courage, cette fois, et se mit à travailler aux vignes, — celles qui restaient.

Des réfugiés du Nord vendirent des vêtements, des villas...

La spéculation se fit acharnée. Chacun se mit à vendre ce qu'il pouvait. Mais Ivan Stepanovitch ne possédait rien, son propriétaire, un Grec, exigeait l'argent pour son lopin de terre, et les enfants demandaient un peu de lait...

Ivan Stepanovitch se rappela alors le postillon Ivan. Il se rendit à la Slobodka et prit avec lui ses bottes neuves — dernière richesse qui lui restait du front.

— « Ça va, dit Ivan. Il faut s'entr'aider. Tu te réconfortes ici, profite de ce qui vient... Mon Anissia t'offrira un peu de lait...

Ivan Stepanovitch serra chaleureusement la main calleuse du postillon et sentit le courage lui revenir. Il rentra chez lui d'un pas plus vif, se disant, très ému :

— « On ne peut être perdu avec un peuple comme le nôtre.

V

Chaque soir, Ivan Stepanovitch allait à la Slobodka pour le lait. Il marchait dans la poussière et calculait :

— « Ils demandent vingt roubles de moins que les autres... Six cents roubles de gagné par mois !!!

Cette somme l'étonnait. Il se rappela qu'il avait acheté encore trois bouteilles de vin, mangé du mouton et s'était même abonné à un journal.

— « Nous nous noyons, pensa-t-il avec effroi. Représentants de l'esprit, nous périssons... Et qui nous remplace ? Ce sont ces...

Il regardait les maisons et leurs jardins. Les « laborieux » vivaient dans les odeurs nauséabondes des immondices et des fumiers. Ivan Stepanovitch, dans son irritation, appelait ainsi tous les postillons, les laitiers, les jardiniers, les revendeurs... Tout récemment encore il s'adressait à eux en prononçant ce terme magnifique : « peuple » !

— « Maria la blanchisseuse... Elle a payé une vache cent mille roubles ! Elle en vole quinze mille pour un concombre, et boit du vin... Et quant au cochon, elle s'en est débarrassée pour soixante mille... Cependant que nous périssons !... Ils le savent bien. Pourtant ils me traitent de bourgeois. Tel est le résultat de tous mes efforts!... Et où est la révolution de l'esprit? Le foie et la poitrine me font mal... Cinq personnes sur les bras et eux... ils s'en moquent ! Ils comptent tout par millions et engraissent...

Comme il passait devant le cocher Chevtchouk, Ivan Stepanovitch sentit la haine s'emparer de lui. Aux réunions Chevtchouk criait qu'il fallait agir en frères ! Ce qui ne l'avait pas empêché de demander mille roubles pour louer une couveuse, à lui. Ivan Stepanovitch, instituteur de son fils ! Oh ! race de vampires !

Voir traire des vaches dans les petites cours, entendre le clapotis de l'eau, le grognement du goret, tous les autres mugissements et bruits de bien-être et d'assouvissement l'énervaient.

— Tous ces gens ont su voler pendant les émeutes, acheter pour rien... Et maintenant, il ne faut pas oser y toucher! Pourtant ne hurlaient-ils pas que nous, bourgeois, achevions de porter chapeaux et faux-cols. Nous avions cru en l'aurore d'une vie nouvelle et splendide... nous mourions de faim, nous nous faisions brûler... eux seuls parvinrent à leur but et... ils engraissent! A Pâques, je n'avais pas de pain blanc... eux cuisaient du kouliche... Moi, je commence à tomber, je m'enlise dans la vulgarité... Ivan Stepanovitch s'en voulut de penser au gâteau de kouliche. Il faut viser plus haut, — je puis monter aux cimes de l'esprit, eux, ils y perdraient leur raison ! Oh ! Si avec tout ce que je sais, je m'adonnais au lucre vulgaire...!

Dans la cour du postillon Ivan, tout chantait la vie pleine, satisfaite : les cochons ronflaient dans l'étable, les oies cacardaient joyeusement, les canetons faisaient entendre de petits sifflements, les vaches déjà traites bavaient sur des tas de verdure remplis de son. Tout sentait la bête repue et Ivan Stepanovitch en apercevant une cruche luisante pleine de lait frais éprouva jusqu'à la nausée la sensation de la faim.

— « Trois vaches, des chevaux, des poules, des agneaux, des cochons... D'où venait toute cette richesse? Sage Œdipe, déchiffre l'énigme ! Quelqu'un s'est trouvé privé de ses droits, affaibli, c'est évident.

Toute rouge, grassouillette, Anissia passait le lait.

— « Entrez dans la chambre. Mon homme vous fera du thé. Il y a longtemps que vous n'y avez goûté, c'est sûr !

Ivan Stepanovitch refusa, mais le robuste postillon apparut sur le seuil.

— « Monsieur le pé-dagogue ! Non, mon ami, il ne faut pas nous connaître seulement pour notre lait... tu dois nous apprécier à notre vraie valeur... Suffit vraiment de faire des façons ! Aujourd'hui, je suis gai ; arrive !

Et Ivan le postillon saisit Ivan Stepanovitch par le bras.

La pièce toute blanche respirait le lard et le pain frais; un petit samovar tout rond étincelait... Ivan Stepanovitch regarda la table, la nappe aux fleurs bleues et jaunes,et ses yeux se troublèrent: il voyait un fromage blanc à la crême, un grand gâteau au safran, des œufs, une grosse boule de beurre, de la gelée, du vin...

— « Je soupe ! Mange et bois, Ivan Stepanovitch ! » Et le joyeux postillon jeta un violent coup de poing sur la table. « Aujourd'hui, je me suis trompé légèrement... J'achète une nouvelle voiture... Buvons un peu de madère... Voilà ma vie actuelle ! Faire la bombe sans autre souci... Où a-t-on vu ça ? Le veau coûte sept cents... et chez moi le chat lui-même n'en veut plus !... Que diable veux-tu que je fasse de cet argent en papier ?... Qu'as-tu à me regarder ainsi, Machka ? Apporte ici la cervelle de veau... et ajoute des œufs... et encore du kouliche d'hier, imbécile ! Régale ton instituteur, il ne vous instruira que mieux, tas de crétins !...

Machka rougit et disparut...

— « Cet argent je le porte à paniers pleins. Vois-tu ce petit samovar de général, je l'ai eu pour huit mille — et son prix est de vingt mille... Le trumeau de la dame Goubkine, eh bien... mais je l'aurai pour cinq... ça monte vite les comptes! Ils ne supporteront pas leurs finances avec ce diable de rouble! Mon quatrième cheval, je l'achète déjà pour cent, cent cinquante... Il faut laisser le champ libre, car... le peuple avance! Voilà pour toi la cervelle de veau, et un œuf. Mange bien et ne t'en fais pas. Où achèteras-tu ça ?... plus de mille roubles ? !

Il y avait longtemps qu'Ivan Stepanovitch ne s'était trouvé devant pareille abondance. Il mangeait tout ce que lui offrait le postillon. Celui-ci piquait avec sa fourchette ou plongeait dans le plat avec ses doigts goudronnés... Ivan Stepanovitch avala encore du madère.

— « Et que deviennent les pauvres gens ?...

— « Supprimés aujourd'hui... ils ne doivent plus exister. Nous ne voulons plus de grève. Eh ! pourquoi manges-tu ainsi, à vide ; prends du beurre !... Ça vaut plus de deux mille, mais je n'y fais pas attention... Et sers-toi encore de cervelle, tiens, comme moi... je suis rassasié... Tu n'en seras que plus intelligent... Et apprends bien l'arithmétique à Machka... Puis viens me voir souvent, sans t'en faire... Tout ce que tu veux... Veux-tu que je te donne des œufs de canards pour la pondaison? Tu auras des petits et tu feras fondre la graisse... La voilà la révolution ! Voilà ce qu'elle a prouvé ! Le Seigneur l'a voulu ainsi. Et toi tu désirais aller contre Dieu !... Je m'en souviens... l'autre jour tu riais... tu te moquais de l'Eglise... Tu peux être tranquille, je ne le raconterai pas car on te chasserait de l'école !... Là, là... ne te fâche pas... Je te dis cela en t'aimant, parce que nous avons travaillé ensemble près des bœufs... J'ai porté un canard au pope ce matin... nous avons causé avec le Christ... Hein ? Quel démenti au destin ! Tiens, voilà le sucre ! un morceau entier... tu peux l'avaler entier avec le thé... c'est votre habitude... Eh bien, il mord le sucre ! Tu n'as donc pas la force pour le croquer !

— « Je n'en ai pas la force, dit Ivan Stepanovitch en souriant. Il est temps que je parte...

— « Reste, je ne te chasse pas. Et ton lait n'est pas prêt... ma femme a ses opérations... dame ! Chaque jour... il lui faut 80 fécules... c'est l'arithmétique ! Voilà

comment la vérité se montre à nous... et comment le cerveau agit ! » Le postillon frappa son front dont la blancheur rendait encore plus vif le rouge incarnat des joues. « bien inventée, la Révolution. Ceux qui cognaient ferme, tu les approuvais. Que Dieu les bénisse ! Ils l'ont. Prends du kouliche, n'aie pas peur. Et mets-en du beurre, comme ça, tiens ! Tu n'as donc plus de force pour en prendre de ce bon petit beurre !... Il faut en avoir du cerveau, aujourd'hui... Et on en a de la cervelle ! Les travailleurs, dame !... Je ne suis pas un seigneur, je n'enlèverai pas ma culotte, va, même s'il y a encore du nouveau... Spéculation ! On m'a ouvert les yeux... Je me souviens de la peine que tu te donnais pour nous... tu nous as instruits... et je te régale !....

Ivan Stepanovitch s'étrangla en avalant la gelée. Il toussa, devint violet.

— « Tu étouffes !... Machka, tape-le, sous le cou... ici, imbécile ! Ça passe... Et moi je pensais déjà que tu t'étranglais... Evidemment le petit chemin de la gorge s'est empli de mauvaises herbes, parce que tu as perdu l'habitude de manger... Quant à Machka, à cette friponne, apprends lui l'arithmétique... apprends lui les millions... Regarde sa tête... Elle chante tes chansons... Tu lui as appris quelque chose qui parle d'un cheval... Pourquoi, dit quelqu'un, ne manges-tu pas d'avoine ? personne ne te ferre. Cela ne doit pas être.

— « Pas du tout ça, petit papa... Et Machka rougit.

— Tu ne vas pas m'instruire... Savante ! Je sais tout. Toi, apprends lui... quelque chose de gai.

Anissia apporta le lait.

— « A toi, je te le compte quatre-vingts, Ivan Stepanovitch.

— « On me demandait soixante-dix... mais qu'importe !

— « Aujourd'hui on le paye aussi cent vingt, fit le postillon Ivan. Et on le fera monter jusqu'à mille... et on le payera mille ! Nécessité réciproque ! Tu me presses et je le rends... le roulement des capitaux ! Toutes les cervelles se sont ouvertes !

— « La vie est devenue terrible... Ivan Stepanovitch prononça ces paroles comme dans un rêve.

— « Nullement terrible... Ne t'effraye pas, et c'est tout... Demande à ma femme si c'était jamais mieux...

— « Eh quoi ! s'écria Anissia, levant les bras. L'autre jour j'eus envie de confiture d'abricots... à en mourir!... une envie, quoi ! Quand nous autres femmes, nous sommes dans cet état... vous comprenez...

— « Parle... ne te gêne pas... C'est son usine, dans le ventre, qui s'est remise à fonctionner... grâce à la bonne nourriture, quoi, dit le postillon Ivan, tout joyeux. Tiens, lèche et pourlèche... J'y ai jeté plus de mille roubles... je m'en moque. Cet argent... J'en ai plein de billets. Je le presse comme du foin !... Et de tes étoiles, on n'en a que faire !

— « Et la dame a toujours son étoffe de shantung ? demanda Anissia.

— « Laquelle?... ah, oui!... Nous l'avons échangée pour de la farine.

— « Tiens, et ne pas nous l'avoir dit ! Cependant le lait... combien vous le comptons-nous ?...

Rentrant chez lui, Ivan Stepanovitch regardait les étoiles naissantes, et le désir de courir loin, de fuir, s'emparait de lui, de s'en aller là où il n'y avait ni postillons, ni révolution, ni paroles, ni pensées... Il avait trop mangé et se sentait écœuré, par manque d'habitude.

VI

Un an, deux années s'écoulèrent. Ivan Stepanovitch ne les comptait plus. Les calendriers n'existaient pas. Il était toujours instituteur à l'école devenue sale et froide. Souvent, en classe, il redressait la tête, regardait autour de lui : « où sont les fenêtres ?... se demandait-il. Autrefois les fenêtres étaient larges, le soleil ruisselait à travers... derrière on apercevait les montagnes sous les nuages... aujourd'hui... des recollages, des rapiècements, des chiffons... et le vent siffle sur eux... Et ce tas d'enfants stupides, apeurés et méchants qui le regardaient tousser, frapper du poing sur la table, impuissant, et criant d'une voix sourde : Silence !

La réponse venait :

— « Hareng... hareng saur... choléra !...

Il leur lisait dans son livre tout maigre qu'il avait reçu des autorités, des mots barbares :

— « Pro-lé-ta-riat !... apporte... la lumière... au mon-

de !... Avez-vous écrit ? demandait-il d'une voix épuisée... Ensuite... il n'y a pas de Dieu... dieu, avec minuscule !

— « Choléra !... hareng !

Les enfants lui répondaient ainsi.

— « ... enfin... la nature !...

Les muscles de son visage se contractaient, Ivan Stepanovitch toussait, crachant le sang par terre, l'examinant, puis l'essuyant du pied avec tristesse et dégoût.

Un jour, arrivant dans la classe il lut, écrit à la craie, sur le tableau noir : CHALERA ! Il s'assit devant sa petite table, souffla sur ses doigts, examina ses élèves. Ils étaient sept, vêtus de loques, au teint jaunâtre... leurs regards disaient la sournoiserie, la haine. Trois étaient morts, récemment... Ceux-ci, aussi, bientôt... Il les contempla longtemps, s'efforçant de comprendre... *Mais que signifiait tout cela ?...* Les visages des enfants pâlissaient, se confondaient, fuyaient...

Les yeux d'Ivan Stepanovitch s'emplirent de larmes, un spasme l'étrangla, coupa sa respiration, il se pencha sur la table et pleura, tout frémissant... Il sanglota, ne pouvant se dominer... Il se maîtrisa enfin, s'essuya avec sa manche... Les enfants restaient assis, courbés, sans mouvement, masses inertes. Alors, pour les égayer, il alla au tableau noir, puis avec un sourire affectueux et triste, il corrigea les fautes :

— « Enfants, dit-il d'une voix éteinte : il ne faut pas mettre CHALERA, mais... CHOLERA... et ce n'est plus la lettre iè...

Bientôt la femme d'Ivan Stepanovitch alla travailler dans les jardins. Il y travailla aussi après l'école. Ivan Stepanovitch pensa même retourner dans sa province natale, non loin de Kostroma... mais il n'avait pas d'argent... et le médecin lui déclara « en toute conscience » : Vous n'en avez plus que pour une petite année. Et qu'y a-t-il de bon là-bas, non loin de Kostroma ?

Vint l'automne. Ivan Stepanovitch plantait des fleurs dans un jardin, sous des poiriers : pour une bouteille de vin et une demi-livre de pain. Qui voit-il ? Le postillon Ivan ?... Lui-même, maigri, vieilli, titubant, portant sac et pelle, loqueteux.

Le postillon Ivan reconnut Ivan Stepanovitch et s'étonna :

— « Vivant ? !...

— « Je vis... pour le moment, dit Ivan Stepanovitch d'une voix morne.

— « En voilà des prodiges !... Et ce qu'on racontait... le maître d'école est mort !... Le postillon Ivan prononça ces paroles, l'air pensif, et s'assit sous un arbre pour fumer. « C'est écrit qu'il te reste longtemps encore avant de mourir... le destin !...

Il roula une cigarette, mais le tabac tombait par terre... ses doigts ne lui obéissaient pas.

— « Oh, hé ! ils en ont brûlé ! cria le postillon Ivan après un silence et il jura fortement ! Puis il jeta le papier déchiré de la cigarette, prit dans son sac une bouteille et la vida d'un trait.

— « Je bois le salaire du tsar... Hein ! ils en ont inventé les rusés animaux !...

Il criait en parlant, dans une gaieté méchante, paraissant se taquiner lui-même, cependant que ses yeux troubles, éraillés, dévisageaient Ivan Stepanovitch.

— « Eh bien, tu es devenu beau... cadavre !... Et ils me payaient encore en sel, en feuilles de tabac... Il ne faut plus être stupide?! Anissia a un huitième de savon, voilà... puis savonne avec cela plus gaiement... rien pour le mari !... Ils en ont brûlé... cela n'était pas écrit dans les vieux livres, hein, et, dans les nouveaux, çà y est-il ?

— « Oui, c'est affreux, dit Ivan Stepanovitch. Moi, j'étais déjà bien mal... mais toi... comment en es-tu arrivé là ?

— « Pas moi qui suis arrivé là... mais ceux qui sont encore plus habiles ! cria le postillon et son doigt menaça Ivan Stepanovitch. Troupe de soliveaux ! il y a longtemps qu'on aurait dû vous casser les jambes... Pourquoi ? ! Regarde, cadavre... Premièrement... Le postillon leva un doigt... Durant sept mois ils ont fait courir les chevaux... honteux... honteux... la réquisition! Ils les ont esquintés !... mes pauvres petites bêtes !... Voronok aux Sables, il lui manquait une verste pour arriver au but, il ne l'a pas pu... Le bai à Karsoubazar creva sous le commissaire... il l'a tellement fait courir... le menaçant du pistolet... je te ferai rôtir à la tcheka ! Et il le brûla !... Je les ai pleurés ces chevaux comme des enfants... Et plus de fourrage ! Le dernier, je l'ai

donné pour un sac de farine... Ce cheval n'avait plus de prix !...

Deuxièmement... Le postillon Ivan leva un autre doigt. Les commissaires m'ont pris deux vaches... était-ce pour eux que je les soignais? Je suis un bourgeois pour eux !... Nos propres voleurs m'ont tué la troisième durant la Semaine Sainte... Anissia voulait se pendre, je l'ai trouvée dans le grenier avec des courroies au cou... Et c'est... Le postillon examina ses doigts. « Au troisièmement !... » Et Ivan devint menaçant... Six bouches... on a volé nos poules, les soldats ont pris un cochon... un autre a été mangé par les chiens... Mendiant !... Tu penses que... je suis un mendiant... J'aurais de quoi ! Jusqu'à l'heure voulue, j'ai tout caché, enfoui... je recommencerais de nouveau... J'agis bien ou mal ?... parle, cadavre !

— « Que veux-tu que je dise ? la réponse est claire... fit Ivan Stepanovitch, soupirant.

— « Et qui... a éclairé ? ! Hein ! Le moulin-poulain... et le diable dans son grain ! ? réponds avec plus de gaieté, va ! Comment ?... Rien. Prends courage et parle... tu parlais si bien autrefois ! Et d'après ce que je vois, tu ne sais même pas bêcher... prends de l'élan... plus profond... mets-y de la poitrine... bêche... les autres te bêcheront, oui... voilà... Mais qu'estce que tu as ?... Le sang ! Ah, oui... le bœuf du front qui t'a frappé ! Ah, bien... oui-da ! Tu es devenu poitrinaire... ça pourrit dans la poitrine. Il te faudrait du lait, pour soigner çà et guérir, avec un peu de miel... ou bien du lard fondu... et tu remues la terre !... Hein, en ont-ils détruit, amassé? cria le postillon Ivan et il claqua une main sur l'autre. Où en sont-ils arrivés... Tu payes pour nous.

— « Comment ?... moi... pour vous ? !... hurla Ivan Stepanovitch, hors de lui. Et son visage terreux se couvrit de tâches rougeâtres.

— « Comment, comment !... Et qui donc nous instruisait, nous bourrait le crâne?... Votre besogne! Toujours votre besogne ! Les forces se sont déchaînées.... Vous vouliez nous asservir... vous vouliez des vérités... cherchiez ceux qui savaient... Aujourd'hui on attelle des imbéciles, on les nourrit de sel !... J'ai perdu mon tout petit Wadiss... Et toi... tu en as perdu deux... Tu les enterreras tous et créveras toi-même... et nulle trace ne

restera de vous, maudits !... hein, te rappelles-tu quand nous revenions autrefois du front... descendant la colline... Les fêtes ! Tu te moquais de Dieu... avec eux ?...

— « Comment n'as-tu pas honte ?... Ivan... Fais pas le malin... je te connais, va, débauché.... Je t'en ficherai !... Le bien des seigneurs vous tentait, torchons souillés !... Vous vous êtes saisis de bonnes petites places toutes chaudes, vous vous êtes donnés de bons petits salaires, de l'honneur... Vos automobiles lançaient, roulaient de la poussière... les maudits ! Nous en ont-ils jetés aux yeux !... Et pourquoi diable devrions-nous souffrir ? cria le postillon et, saisissant la pelle, il frappa le poirier. Voilà comment il faudrait les assommer... en plein sur le ballon !... Et sans tribunal encore... Sous Korbek, on en a écrasé un de cette manière et personne de la milice n'est venu...

Ivan Stepanovitch regardait le postillon Ivan avec des yeux morts. Sa bèche tomba par terre ; il s'appuya contre l'arbre.

— « Sais-tu ce que j'avais rapporté alors du front ?... Cinq cents !... Personne n'était plus riche que moi, avec mon travail en plus... Hein ! tu nous promettais la lumière... Tu crois que nous sommes incompréhensifs... Ils ont tout dévasté, les parasites !... Et tu penses que je ne comprenais pas tes étoiles... que croyais-tu ?... Nous les avons vues aujourd'hui... sur les bonnets ! Où tu voulais en venir, on le voyait bien... Je me disais... mais de quelle étoile a-t-il donc besoin ? Ah, la voici !... Mais voilà vos maîtres... les coquins, eux, ne te respectent pas... sans celà tu leur aurais prouvé ce que tu valais... Tous le disent chez nous... s'il ne crève pas tout seul... il ne s'en tirera toujours pas vivant !

— « Sauvages !... Barbares !... Bêtes féroces ! cria Ivan Stepanovitch... Seigneur !

— « Tu invoques le Seigneur, maintenant... Je me traînerai encore mourant... je mange du sel et du tabac... mais les maudits... je leur ferai rendre ce qui me revient !... Canailles, je vous dépouillerai... jusqu'aux os !...

... Ivan Stepanovitch rentrait le soir, après avoir quitté ses jardins. Il faisait sombre. Ivan Stepanovitch portait sa demi-livre de pain et sa bouteille de vin. La nuit tomba, il fit plus frais, un vent aigu souffla qui pénétrait les os. Ivan Stepanovitch n'avait rien mangé depuis

le matin, il se sentait faible. Il y avait encore quatre verstes jusqu'à la maison. Mais il n'éprouvait pas le besoin de manger ; il avait soif. Il s'assit pour se reposer, sur une pierre. Sa faiblesse se fit plus grande, il eut des nausées... Ivan Stepanovitch fit un effort pour se lever, mais le vent le jeta par terre. Conscient encore de ses actes, il put tirer la bouteille de son sac, ôter le bouchon avec ses dents et boire. Aussitôt il sentit de la chaleur et de la force... Il but encore, percevant avec délice la sensation du liquide coulant dans son corps, heureux à la pensée que les forces allaient lui revenir complètement... Il vida la bouteille, resta assis... Et les forces revinrent. Alors, il prit son sac, se leva facilement et partit d'un pas vif. Il n'entendait plus le vent... La tempête soufflait maintenant de côté... la route était en lacet...

Ivan Stepanovitch marcha une verste. Le crépuscule s'épaissit et la nuit se fit très vite noire. Le vin travaillait la tête, les jambes s'alourdissaient, l'estomac cria la faim. L'homme tituba sur la route, mais sa tête resta légère. Il semblait à Ivan que ses pieds sautillaient : il ne sentait ni les pierres, ni le sol dur. Ivan Stepanovitch arriva au sommet de la colline : au loin, on devait apercevoir la mer, — mais elle était invisible la nuit. A droite, dans le village, on ne voyait aucune lumière. Devant Ivan Stepanovitch, derrière la mer houleuse, nul feu n'apparaissait. Les phares étaient éteints depuis longtemps.

Ivan Stepanovitch s'arrêta. Se souvint-il du passé ?... la douleur étreignit-elle son cœur ? — il n'aurait pu le dire — mais dans le trouble de ses pensées l'image de choses oubliées ressuscita : « quand même... en avant... les lumières !... » Ces paroles agitèrent sa langue pateuse, la tournèrent comme dans la colle. Et, faisant un effort pour soulever ses paupières lourdes afin de percer le voile nocturne que le vent balayait par instants, Ivan Stepanovitch prononça avec un sourire, intérieurement heureux :

— « Quand même... en avant... les lumières...

Le vin et le vent le poussaient tel un mât de barque dans une tempête. Il cria des mots inintelligibles, éclata de rire, hurla, gesticula... ressemblant à quelque oiseau de nuit invisible !... et sa toux l'étouffa... il tomba sur les genoux, dans la poussière... Le vin et le vent l'avaient terrassé !...

Ce soir-là le diacre cherchait sa vache égarée... Il rentrait chez lui tard dans la nuit, lorsqu'il trébucha dans l'obscurité sur un objet mou... Il regarda effrayé... L'avaient-ils tué ?... Mais des plaintes légères et des murmures vagues lui dirent que l'homme vivait encore. Il se baissa et découvrit que c'était le maître d'école, Ivan Stepanovitch. Puis il vit dans la poussière blanchâtre, près du visage, une tache noire épandue... Du sang ?!... Cela sentait fort... le vin, sans doute.

— « Serait-il ivre ? se demanda tristement le diacre et il poussa du pied le corps inerte... Es-tu vivant... Ivan Stepanovitch ?!...

Il ne distingua que ces paroles :

— « J'ai f... froid !

Que faire ? Il ne pouvait le traîner seul, le village était loin. Le diacre ne possédait plus son cheval, — personne n'en avait plus... Il glissa sous la tête d'Ivan Stepanovitch son sac avec la demi-livre de pain, puis se dit : On le volera, encore ! Cependant, le diacre ôta la pelisse de sa femme qu'il portait, en couvrit Ivan, puis se hâta de rentrer chez lui.

Le diacre réveilla son fils aîné, prit la brouette... Tous deux levèrent Ivan Stepanovitch, posèrent son corps de biais, repliant ses jambes pour qu'elles ne pussent traîner sur le sol et le ramenèrent à l'école, dans la nuit profonde.

Vers l'aube, Ivan Stepanovitch rendit l'âme dans un flot de sang.

Ivan CHMELOF.

Traduit du Russe par Alexandra Starodvorsky et Marc Semenoff.

La Face Étrangère

A Georges Hugnet.

Reine Dix mille reines
Il faudra observer ce que je dis cette nuit
Car je ne sais plus où je me trouve,
Plus seul sous les dix mille lampes de ton sang,
Et l'amour m'a rendu malade.
Soleil percé cheval borgne
Sous les dix mille lampes engourdies de ton sang
Je suis dans un pays loin de tout souvenir
Dans un pays sans eau et fermé comme un œuf.
Roule dans un pays ton corps fou de toison
Ton corps plus éloigné de toute latitude, Juliette.
Tu pénétrais seule l'amour et la haine
Et ton corps dur ne connaît plus la nuit.

Les dix mille reines fuyaient à travers l'Egypte
Le sang seul de l'amour y trouvait à redire
Et les chiens égyptiens facilitaient leur fuite
En écoutant couler l'eau de leurs souvenirs.
Leur barbe encadrait leurs visages sans poils
Et les gratte-ciels géants ployaient dans leur mémoire
Quand ils parvinrent au bord de l'amour infernal.
Reine des dix mille reines, plus chaude que la terre,
Reine des dix mille reines somnolentes et brutales
La folie guettait leur pâleur souveraine,
Elles quittaient leur peau morte aux épines du val.

Poison implacable où un peuple s'abreuve
Mers à tout moment ouvertes et refermées,
Connaissez-vous le jour et savez-vous l'épreuve
Qui ramène vers nous le soleil des années
Aux rayons épaissis d'un silence maternel ?

Pourquoi donc fais-je compagnie
A l'heure où la lumière s'entrechoque
Quand la terre et la mer se rétractent,
Quand la lune a l'air d'un enfant mort
Sur le chemin de notre amour ?

Une roue tourne contre mon cœur
Une roue belle comme un archange,
Une roue bientôt sans couleur
Qui tue les hommes et qui les venge
Sans avoir souci de leurs rêves.
Quel est cet homme triste amoureux de ses mains
Quel est cet homme pauvre au corps de mimosa
Qui attend chaque jour que le jour s'achève ?
Quel est cet homme amoureux de ton cœur
Cet homme bientôt sans douceur
Qui forge la maison d'Eole ?
D'une implacable ingratitude
Voici sans doute le fruit
Car quittant ses chevaux pâles
Il traverse le fleuve royal
Et révolte jusqu'à la mer.

Cœur exalté ombre douce
Aux hauts sommets de l'Inde à demi apparue,
Conquérant d'une nuit qui demeure introuvable
Au cœur étroit de ton amour.
Carolina, ta beauté lourde, trop attendue et trop parfaite
Et ton front dénué d'intelligence
Ton regard garde à jamais une virginité si terrible
Virginité de l'esprit et non de la chair
Que tous te savent une proie fatale destinée à ignorer [l'amour
Duègne belle et gardienne sacrée de la bêtise, fille d'au- [berge
Carolina, de la race antique des servantes et des possé- [dées.

Mais plus haut que mes rêves et que ton amour
Plus haut que la divination courte et propice de l'amour,
Juliette, ton sang clos a remué ma nuit
Plus haut que les soleils agricoles
Sur les campagnes atrocement vieilles et fanées

Règne ton nom, le seul que je puisse vraiment tutoyer.
Que le jour aux joues plates se réveille ou s'affaisse,
Que la mer resplendisse ou perde sa clarté.
Toujours me restera par toutes les épreuves
Ce nom que le soleil même n'a pu t'enlever.

Entre les globes des vents, petits globes des zéphyrs,
La longue barque glisse, sans faire aucun bruit
Et les planètes se mirent
Sur l'océan tatoué de points noirs.
Et les orages couvent, et l'océan réjoui,
Insaisissable, regarde rouler l'honneur des nuages.
Mais plus que l'Océan — le bruit de ton nom n'est-il pas
[fort, Juliette ?

Quand un homme n'a plus rien à offrir
Qu'un nom qui n'a pas de valeur,
Quand un homme meurt d'amour sans oser te le dire,
Crois-tu qu'il ne puisse pas encore chanter et rire
Et perdre jusqu'au sens même de sa douleur ?
A quoi me sert cette main qui bouge
Et les longues aventures du soleil ?
A quoi bon déplacer les étoiles
Tristes et candides dans leur lit ?
Si je suis destiné à vivre
Par les chances et le caractère unique de mon destin
Nul autre être ne pourra aussi vivre
De ce qui m'intéressera plus que ma richesse et que ma
[vie même.

Attendras-tu ces chiens au cerveau de fer pâle
La meute aux dents de feu qu'attachent tes cheveux
Ou bien t'attendront-ils au sortir de ce bal
Où tous les cœurs fixaient tes yeux ?
Verte électricité, sombre fille de la terre
Les femmes nues perdaient leurs attributs de soufre,
Leurs jambes nues que l'on fouette
Pâles et vertes comme un linge.
Elles aimaient la terre charmante,
Il n'y avait pas de damnés
Le vent, l'orage et la tourmente
Egalement étaient aimés.

La femme au corps de soufre tenait Dieu dans son corps
C'est un peu embêtant jusqu'à ce qu'on soit mort.
Un jour elle se réveilla avec des trous dans son corps
C'est à partir de cette époque qu'elle se mit à porter des
[gants.

*
* *

J'adore votre peau livrée à la bêtise
Votre peau nue livrée à la vieille bêtise
J'endors votre peau livrée à la bêtise.
Les déserts s'agenouillent et les Routes du Gange
D'immémoriale mémoire
Caressent notre enfant bien aimé.

Dormir dans un pays qui n'est pas moi-même,
Dans un pays désert ouvert à tout venant,
Caresser ces moissons qui devant nous s'étendent
Et qui n'ont d'autre espoir que de changer d'amant.
Les bêtes couraient à la poursuite d'une chevelure
D'une chevelure ou d'une grappe de raisins
Et le vent de leur cœur précipitait leur course :
« Je voudrais faire l'amour avec une femme blonde
Les boyaux du cheval n'étaient pas les plus rapides
Le fleuve de la nuit ne roule que du sang blanc
Et ceux de l'amour ont tous perdu leur route ».

Cette nuit me vieillit et me fait perdre la tête,
Nuit d'amour et de haine, nuit des poisons perdus,
Et comme le soleil blanchit les cheveux noirs
Je m'endors sans avoir plus d'un seul souvenir
Un seul souvenir inutile comme un morceau de bois
J'ai des mains pour donner la mort,

Des mains pour marcher sur la mer

Des mains pour penser à mon amour.
Son ombre se reposait sur l'air,
Elle a brûlé parmi les diamants.
La nuit est douce avec moi comme avec un condamné.

Ah plus creuse et plus parfumée qu'une vague
Règne l'angoisse atroce de tes longs seins polis,

Et la rivière que je torture
Sortira peut-être de son lit.
Combien de nuits lancées à la poursuite des souvenirs
Quand passent les dernières et les premières voitures
Quand les chiens tachetés se cabrent comme des panthè-
Et aboient lentement à travers la campagne, [res
La longue plaine de plumes maigre et les armes funérai-
Et le sang vague et froid qui ne repose jamais. [res

*
* *

Et cette lune qui demeure
Trop longtemps fixe et à la même place
Cette lune aux rayons de glace
Figera peut-être jusqu'à mon cœur.
Laissez-moi seul laissez-moi seul avec la mer,
Enfin seul avec l'angoisse.
Des cratères s'épanouissent mainte et mainte fleur sous-
[marine
Fleurs blanches du sein des femmes vomies par les vol-
[cans
Lumière jaillissante attirante de sources d'une épée nue.
C'est pour cela qu'on vous a interdit l'Enfer,
Au péril de votre vie.

Juillet 27.

PASSION DES ENFANTS ILLUSTRES

à Georgette Camille.

La nuit, les cheveux poussent
En tous sens sur le dos
C'est la passion sauvage
De ne pas se laver,
La passion éternelle
Qui va recommencer.

Grandes passions enfantines
Des enfants légendaires et si mal elevés,
Avec les longues crinières
Qui cachent leurs mains sales,
Vais-je vous retrouver,

Les vêtements déchirés,
Au coin de ces allées
Avec vos ongles en deuil sur votre peau grise ?

Une jeunesse terrible
Dans les anciens abîmes
Se voulait ignorante à tout jamais de plaire.
Enfants qui singeaient les idiots,
Et que l'on finissait par laisser tranquilles
Avec les punitions et les grands coups de règle

J'ai trop longtemps rêvé de vous, enfants illustres,
Jean-Paul Choppart, Buster et Un bon petit diable
Près de vos statues pures aux mains toujours vides.
Joie des enfants dans les fers,
Terrible et que rien ne pouvait entamer,
Dure insouciance qui se venge,
Pleurs sans cesse déjouées
Et votre paresse inattaquable,
Enfants aux jambes d'homme
Qui rêviez de déluges et d'amours défendus

Vous seuls connaissiez la liberté, si pure
Qu'elle suffit seule à un cœur trop haut,
Et je me souviens encore
De ce lycée de province
Autour duquel passaient les filles perdues,
Et des élèves qui se cassaient tous les ans la jambe
En sautant du mur pour les retrouver.

L'hiver et les étés se traînaient tous de même
Il n'y avait rien à faire pour un cœur tendre
Chacun désespérait et attendait le temps
D'une vie qui paraissait semblable et sans avenir,
O mes amis, et je cherchais en vain
Si vos visages brillants aux traits froids et splendides
Venaient du ciel ou de l'enfer.

Et vous cœurs oubliés, grands cœurs âpres et durs,
Amoureux des consignes et des prisons sans fin,
Je vous vois sur les routes d'avoines et de plumes,
Pleurant dédaigneusement vos renvois de l'école.

Octobre 27. Paul SABON.

L'étrange Histoire de Monsieur Droit ou l'Homme qui a perdu son âme

M. Droit regardait par la fenêtre l'ombre envahir le paysage ; il habitait à l'écart du village à mi-hauteur d'une petite route pavée, en pente raide, dont le séparait un jardin de curé où poussaient à la diable de simples fleurs et des mauvaises herbes comme de folles filles aux naïves gaîtés.

Il ne passait jamais personne sur la petite route sauf, à cette heure, le discret crépuscule, jetant sournoisement dans le ciel, chaque fois que M. Droit abaissait les paupières pour mieux voir en lui, une poignée d'étoiles ; dans le bas, une vaste brume blanche s'élevait de la rivière au fond de la vallée, où se mouvaient, subtils nageurs, des fantômes poétiques.

M. Droit rêvait un peu et sa propre rêverie l'inclinait à un doux attendrissement. Qui ne lui pardonnerait ? Un enchantement tombe sur la terre, noie les cœurs...

L'obscurité était entrée dans la chambre ; M. Droit remonta son gramophone ; le disque tourna, petite lune noire ; la fine aiguille d'acier en tirait, — musicale chirurgie — des chants, des pleurs, des sons étranges, des soupirs, comme d'un ventre rond et plat de petite fille nègre.

Un reflet du ciel où traînaient encore des clartés joua sur les feuilles d'un bouleau ; brusquement, la fenêtre s'embrasa d'une blancheur éblouissante et silencieuse ; un ange était debout devant M. Droit, mais d'un aspect quelque peu différent de celui des anges habituels : sa

tunique courte en lamé d'or laissait voir des jambes nerveuses aux genoux fins et déliés et, n'eussent été ses ailes fortes, vigoureuses, pareilles à celles d'un épervier blanc, il ressemblait à une Diane aux yeux hardis et tendres ; de son visage lisse émanait une surnaturelle suavité où brillait l'intelligence fière du regard.

La chambre se remplit d'une extravagante douceur.

L'ange arrêta le gramophone d'un geste précis et sec; puis, se tournant vers M. Droit, il le regarda avec malice en souriant ; tous ses traits étaient affinés, aiguisés par ce sourire que M. Droit sentit entrer dans son cœur comme une pointe de diamant ; l'ange posa sa main sur le cœur de M. Droit ; le long des ailes courait une sorte de vibration frémissante comme un frisson de brise sur une eau sensible; M. Droit voyait que la lune s'était insinuée dans le bouleau ; les feuilles luisaient en s'agitant sans aucun bruit.

Soudain, M. Droit éprouva qu'un grand allègement se faisait en lui ; on lui ôtait un poids que jusqu'alors il n'avait pas senti bien nettement mais qui lui eût été maintenant insupportable, et qui fondait, faisant place à un grand vide bienfaisant ; son esprit fit le tour de la chambre comme la boule de feu de la foudre et parcourut trois fois l'univers en un dixième de seconde ; il touchait à un paroxysme de bonheur en même temps qu'une surhumaine sérénité faisait régner en lui une lumière éclatante, égale et calme ; il considérait le bouleau, en distinguait les feuilles : le dessin compliqué et parfait de leurs nervures apparut à son œil clairvoyant comme si elles eussent été soumises à la lentille indifférente du microscope ; il vit à travers lui-même mieux qu'avec des rayons X et se sentit vide et fort : M. Droit n'avait plus d'âme.

Sans perdre un instant, l'ange, du même pas gracieux, avec les mêmes mouvements mesurés et impitoyables, se dirigea vers la fenêtre, prit sur la tablette un pot à fleurs où languissait un modeste gloxinia ; brusquement, il arracha la plante avec ses racines, la jeta par la fenêtre ; elle traça dans l'obscurité un sillon clair, se ficha dans le sol et — merveilleuse métamorphose — grandit, et des roses énormes brillèrent comme des visages dans la nuit odorante ; l'ange, de ses doigts agiles, enfouissait au fond du pot ce qu'il tenait enfermé dans sa main ; il

tassa la terre tout autour ; puis il déposa le pot à fleurs sur la tablette de fenêtre, frotta ses doigts l'un contre l'autre pour faire tomber la terre qui y était restée, sourit à nouveau, et M. Droit entrevit à peine s'évanouir dans la nuit la fuite d'une transparence, l'ombre d'une fumée.

*
* *

M. Droit s'éveille au milieu d'une grande fête ; les atomes montent et descendent dans des colonnes de lumière ; une mouche ronfle comme un orgue et le soleil, frappant les murs et le plancher, y plaque des ronds jaunes comme des accords parfaits. M. Droit ouvre les rideaux de cretonne et tout un pays vert et vallonné s'encadre dans la fenêtre ; le matin à la source lave ses yeux dans le ciel frais qui s'y reflète ; le vol tranchant d'une hirondelle découpe de la lumière. Limpidité !... Que cette journée s'annonce belle à vivre ! Jamais le miracle du matin ne se montra d'une si déconcertante nouveauté. Rien ne ride le ciel ou ne l'altère ; il est pur comme un front sans pensée et l'air bourdonne d'une si jolie fièvre,l'espace est d'une telle amplitude qu'il semble impossible, derrière ces collines ondulés, ces prairies où le jour scintille dans chaque goutte d'eau à la pointe de chaque herbe, que ne s'étende pas la mer, comme un immense champ de sombres violettes sur quoi murmurent les vents, invisibles abeilles.

M. Droit garde une implacable logique en face de ces événements ; il ne se rend pas compte qu'en ce moment, s'il sautait par la fenêtre, il volerait ou irait s'enrouler mollement à la cîme des peupliers qui tremble dans la lumière ; il attache encore aux lois de la pesanteur une déplorable importance ; les feuilles du bouleau bougent en brillant comme des miroirs aux alouettes ; mais M. Droit ne se laisse pas prendre à des pièges si grossiers.

En face de lui, un pré s'étale où court un poulain, jeunesse toute en pattes, ébats, gambades, poursuite du vent ; pourquoi M. Droit ne sent-il pas que, s'il frappait ce pré du talon, il bondirait comme une balle ?

Instants libres, arbouses sauvages ! Nul désir ne lui vient d'y goûter ; couché dans leur buisson, sur le dos, parmi les grandes feuilles luisantes et vertes qui rament

doucement dans le ciel, il se laisserait flotter au fil de l'air complice ; les fruits rouges sonneraient dans ses yeux comme des grelots...

Mais M. Droit ne sent nul souffle qui l'ébouriffe et même, bien qu'il sorte du lit, ses cheveux se présentent plats et divisés par une raie d'une inflexible rectitude. Signe étrange et qui devrait lui révéler sous quel astre troublant sa destinée est désormais placée.

D'ordinaire, M. Droit, dès son lever, se rendait à la chambre de sa jeune femme ; sous mille prétextes, il s'y attardait à bavarder, à chercher des objets introuvables, se donnant ainsi le plaisir d'assister, sans avoir l'air d'y toucher, à ce qu'il aimait comme une jolie fête païenne. La jeune femme était nue, debout dans son tub, les flancs entourés d'une caresse lumineuse que le soleil jetait sur elle par la fenêtre grande ouverte sur le jardin; parfois, se débarbouillant avec désinvolture, elle faisait autour d'elle voler des flocons d'écume savonneuse ; M. Droit y trouvait une charmante réalisation du « Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées ».

Tout ruisselant d'eau froide, le beau corps blanc et musclé réagissait gentiment, se roidissant, cambré, les pointes des seins émergeant, roses ; et si quelque rayon insistant était surpris par l'eau, il arrivait que cela fît, en de singuliers endroits, d'indiscrets et mystérieux petits arcs-en-ciel.

Aujourd'hui, M. Droit descend sans que tout cela puisse le retenir ; mais, sur l'appui de la fenêtre, dans le pot à fleurs, qu'est-ce que cette plante aux larges feuilles d'un vert sourd et velouté comme l'ombre qui descend le soir au creux des collines herbeuses ? Deux fleurs en surgissent qui sont comme le jaillissement de toutes les nuances de nacre, de perle et de feu de ce merveilleux matin ; le parfum qui tombe de leurs lèvres, plus subtil, plus profond et mieux composé qu'un discours du divin Platon, captive à coup plus sûr les abeilles et les hommes et, pour persuader de l'intime beauté des choses, il s'ouvre de secrets chemins.

M. Droit se souvient tout à coup très nettement d'un rêve ridicule qu'il a fait hier soir en somnolant ; un ange l'a visité !

Puis il se prend à douter que ce fût un rêve : où sont les frontières qui séparent ce mystérieux séjour de ce qu'on est convenu d'appeler la réalité ?

D'ailleurs, M. Droit sent que quelque chose a changé en lui ; il a l'impression d'avoir longtemps couvé une maladie qui lui rendait le cœur ou trop lent ou trop fébrile, le jugement souvent hésitant, ses décisions embarrassées ; ce matin, le mécanisme de son raisonnement fonctionne avec une vigueur irrésistible ; quelque médecin magicien a-t-il purgé son organisme de la cause de cette gêne qui flottait en lui ? Rêve ou réalité, peu importe...

M. Droit considère curieusement la plante dans le pot à fleurs : serait-ce son âme, libérée par de célestes soins, que l'ange y aurait enfouie et qui, enfin sans contrainte, sans devoir composer avec son enveloppe matérielle, se livre aux charmes cartésiens de sa qualité de substance? — « Mais il est irrationnel, pense M. Droit, que cette substance libérée s'exprime sous la forme d'une plante! »

(Il est vrai que toute cette histoire est singulière).

Tandis que M. Droit est absorbé dans ses réflexions, la jeune Mme Droit descend à son tour ; tout le monde s'accordait à la trouver aussi intelligente que belle, et personne n'avait tort.

— « Les ravissantes fleurs! » s'écrie-t-elle ; et, se penchant, elle mêle ses yeux aux pétales ; M. Droit *voit*, dans le même instant, le parfum cesser et n'apparaître de chaque fleur que la structure parfaite, les linéaments de son architecture ; seule, leur partie intelligible subsiste. M. Droit regarde sa femme qui lui est révélée comme dans un éclair de magnésium ; son diagnostic est infaillible : « Cœur sec, esprit sensible. » Il ne lui avait jamais été donné de formuler ce jugement avec tant de certitude. « Et cela ne me fait ni chaud ni froid », pense-t-il aussitôt.

Sa propre indifférence ne laisse pas de l'étonner, mais c'est un fait, et désormais, sa rigoureuse logique tient compte des faits plus que de tout ce qui vient les déranger.

Sa femme s'étant éloignée, M. Droit observe que la plante reprend sa carnation et les abeilles voltigent à nouveau dans son parfum.

*
* *

M. Droit s'était fait à sa nouvelle situation d'homme

sans âme ; il enregistrait, grâce à sa plante, de curieuses constatations psychologiques qui ne lui coûtaient nulle peine, mais qui en revanche ne lui rapportaient ni plaisir ni chagrin ; il se rappelait entre autres l'aventure d'Aimée. Aimée était une petite fille de quinze ans qui en paraissait douze ; elle habitait dans une ferme située en contre-bas de la maison de M. Droit, presque dans la vallée ; chaque matin, elle apportait le lait et, plusieurs fois la journée, M. Droit la voyait aller avec deux grands seaux à une borne-fontaine au haut de la route, et descendre avec ses deux seaux remplis, en arc-boutant ses talons contre les pavés de l'âpre pente ; porter, tout le long des jours, ce lait et cette eau lui avait donné, par une sorte de mimétisme, quelque chose de liquide et de lisse : elle avait des chevaux unis et sagesges et ses yeux pâles ressemblaient à des fleurs d'étang.

Un matin qu'elle venait apporter le lait, elle passa près de la fenêtre où se trouvait la plante ; les feuilles instantanément roussirent sur les bords, se craquelèrent, toutes recroquevillées comme de vieilles petites mains et les fleurs blanches devinrent rouges comme des fers de lance incandescents en dardant d'affreux pistils noirâtres ; tout autour de leur tige s'enroulèrent en des enlacis bizarres des tiges secondaires poussées on ne sait d'où : M. Droit connut que l'âme d'Aimée était un buisson de flammes où se tordaient d'immondes serpents.

Or, quelques jours après, Aimée partit avec le fils du boulanger, un gamin de dix-sept ans ; M. Droit apprit par les journaux qu'ils assassinèrent une vieille rentière pour lui voler son argent ; la police, ayant retrouvé leurs traces, fit irruption, la nuit, au milieu d'une crapuleuse orgie ; le jeune homme râlait, un couteau dans la gorge; Aimée avait échappé. On arrêta à Marseille une mineure prostituée dont le signalement correspondait à celui d'Aimée, mais cette fille put établir de façon indiscutable son identité : elle était née dans une île du Skagerrak et ne parlait que le danois.

Les péripéties à la fois banales et inattendues de la destinée d'Aimée, M. Droit avait pu, avec la même sûreté que s'il avait posé les éléments d'une équation, les déterminer d'avance d'après la donnée que lui avait fournie sa plante. Hélas! trop souvent, au rebours de la pierre philosophale, elle transmuait l'or en boue !

M. Droit détenait en elle l'instrument du pouvoir suprême ; mais il n'avait plus la faculté d'en jouir avec joie ; et ainsi qu'était-ce d'autre, ce pouvoir, qu'une desséchante illusion ?

Sa lucidité — qu'aucun sentiment ne pouvait obnubiler — était à la fois redoutable et sans importance pratique : que M. Droit n'eût plus d'âme n'empêchait nullement les autres d'en avoir une et de s'embarrasser dedans ; pour que les calculs les plus rigoureux sautent de leurs raills, il suffit « du caillou d'un enfant ». De sorte que cette lucidité, si terrible qu'elle aurait pu faire de lui un Dominateur mystérieux et logique, aboutissait à lui faire mener une existence pareille à celle d'un Traité de Sciences naturelles sur un rayon de bibliothèque.

Pourtant, à la longue, M. Droit crut se sentir moins calme ; ses déductions rigoureuses que l'argument sentimental ne faussait plus lui apparaissaient mornes et pauvres ; sa vie se montrait à lui, nue, rectiligne et logique comme une voie de chemin de fer ; il était dégoûté de son bonheur sans trouble et, pour tout dire, M. Droit souffrait de ne plus pouvoir souffrir.

La plante, dans son pot, se livrait à tous les écarts, s'adonnait à toutes les fantaisies qui peuvent tenter une âme libre sur la terre et qu'aucun souci corporel n'embarrasse.

Couleur du temps, couleur des yeux, tout influait sur elle : l'ombre des grands nuages voyageant sur la campagne, un regard, suffisaient pour qu'elle changeât de forme, de nuance ou de parfum, mais chaque fois dans un sens différent ; ses réactions étaient diverses, imprévisibles, souvent absurdes, presque toujours inexplicables.

— « Maudite plante, disait M. Droit, elle ne peut même pas servir de baromètre ! »

Et c'était de n'avoir plus en lui, à lui, cette chose inutile qu'il se sentait si malheureux.

*
* *

Il passait les nuits assis dans son lit, le buste raide, les yeux grands ouverts, à veiller dans l'obscurité ; il avait pris en horreur le sommeill qu'aucun rêve désormais ne venait plus visiter.

Cette nuit, M. Droit s'est levé ; des mois ont passé depuis le soir où un ange est venu le délivrer de son âme ; malgré le froid, il ouvre sa fenêtre et s'accoude ; M. Droit voit sous la lune les champs étinceler de givre. Nuit d'hiver, tombeau de cristal...

Mais voici que, dans le limpide bloc d'azur, un parfum, comme une fissure, chemine ; tendrement, un charme entoure la maison ; des grappes de roses blanches pendent au bord du toit, ruissellent le long des murs ; M. Droit sent sous sa main une fleur qui s'ouvre comme une femme.

Il quitte sa chambre, descend l'escalier à tâtons ; aucune marche ne craque, aucune porte ne grince ; M. Droit est dans la pièce du bas; le feu couve dont rayonne une moëlleuse chaleur; la plante est là: par un vasistas pratiqué dans la vitre pour l'aérage, elle a poussé au dehors toute une floraison exaltée, comme un hymne fantaisiste à la lune froide et blême.

M. Droit s'avance : toutes les fleurs s'éteignent d'un coup ; la plante se rétracte, se raccornit, desséchée comme une gousse d'ail, à l'approche de l'homme sans âme.

Alors un immense désespoir s'empare de M. Droit, fait d'un découragement infini et de rage ; un désir fou le prend de ravoir son âme, de se la réincorporer, de n'être plus cette affreuse et pure exception, quelque douleur qu'il dût lui en coûter ; bienvenue sera la douleur — et la joie — de souffrir comme un homme parmi les hommes !

M. Droit déterre sa plante, met à nu ses racines, et la mange.

Un éblouissement passe devant ses yeux, un cyclone intérieur le bouleverse et le jette face contre terre ; dans une sorte de ravissement effroyable, M. Droit rend cette âme qui, trop longtemps libre, n'était plus faite pour un corps étroit.

*
* *

L'autopsie établit que M. Droit avait succombé à un empoisonnement d'une violence foudroyante ; il parut au premier abord singulier que, malgré toutes les recherches, l'on ne retrouvât point dans l'organisme de M. Droit un corps suspect ; mais la Science ne fut pas en

défaut : par un travail d'induction, les praticiens purent déterminer, grâce aux indices absolument nets, que l'empoisonnement avait été provoqué par l'ingestion d'un champignon de l'espèce la plus vénéneuse : l'amanite phalloïde de l'ordre des gastéromycètes, dont les effets sont aussi brutaux et aussi irrémédiables que ceux du lactaire vénéneux ou agaricus necator, vulgairement appelé morton.

Maurice CRICK.

Chroniques

LA POESIE DE PIERRE REVERDY

Il fait jour là-haut. Dans le bas laissons aller ce triste mouvement, ce va et vient du fond de l'air désespéré qui finira au coin discret de l'univers où on aligne les cadavres.

(LE DIALOGUE SECRET).

C'est un véritable agrément de parler de l'œuvre d'un poète sans être tenu de la placer dans l'histoire littéraire, sans parler de ses devanciers et de ses maîtres, sans avoir à dresser l'arbre de sa généalogie, le livre de ses dettes et de ses créances, ni à présumer de l'importance de son héritage pour les générations à venir. L'œuvre de Reverdy n'admet aucun de ces commentaires, pas plus qu'une glose n'est possible sur l'évolution de son art : sa

---

Pierre Reverdy, né à Narbonne peu avant 1890, est venu jeune à Paris : c'est dans son grenier de la rue Cortot, à Montmartre, que naît la revue *Nord-Sud* en 1918, et que de jeunes poètes qui ont acquis depuis une manière de célébrité cherchent à voir par dessus son épaule comment il « fait » ses poèmes. Depuis 1915, il a écrit toute une suite de recueils poétiques : *Poèmes en Prose*, la *Lucarne Ovale*, les *Ardoises du Toit*, les *Jockeys Camouflés*, la *Guitare Endormie*, *Etoiles peintes*, *Cœur de chêne*, *Cravates de Chanvre*, *Ecumes de la Mer*, *Grande Nature*, des notes sur la poésie: *Self Defence*, deux « romans »: le *Voleur de Talan* et la *Peau de l'Homme* qui restera peut-être son ouvrage le plus remarquable, le *Gant de Crin*, notes sur l'homme, l'art et la religion. Ajoutons que la N. R. F. a réuni en 1924 le plus grand nombre de ses poèmes dans les *Epaves du Ciel*, et que les Editions des Cahiers du Sud vont publier prochainement *La balle au bond*.

poésie est unique, semblable à elle-même depuis son apparition, et il s'est avancé si loin dans un art extrême que personne ne rejoindra jamais cette solitude. Je sais bien qu'on n'empêchera pas des pédants de « rapprocher » avec succès la prose de Vigny dans *Daphné*, dense, impersonnelle et tendue comme le piétinement scandé d'une foule, de celle de Reverdy dans *la Peau de l'Homme*. Ne chercheront-ils pas aussi dans l'ironie cruelle, mêlée d'une éloquence accablante et volontairement excessive qui forme le ton de certaines pages de cet ouvrage, un écho de Maldoror ? Ces jeux littéraires manqueront, non pas d'intérêt, mais d'à-propos. Il est aussi vain d'interroger l'avenir : les jeunes gens de demain admireront une œuvre incapable de leur servir de modèle mais qui pourra leur faire courir le beau risque de les décourager de toute expression littéraire d'une réalité que les mots seront toujours impuissants à cerner.

Car il faut le dire tout de suite : ce qui rend la poésie de Reverdy exceptionnelle, c'est qu'à chaque pas elle débouche sur l'inconnu. Aussi tous ses poèmes rendent-ils le même son : chacun d'eux est un puits où l'on heurte le mystère. Le lecteur est arrêté au bord du vide. Les mots sont si discrets qu'il n'y a vraiment nul parapet et l'on reste comme suspendu dans un vertige de silence.

Voici comment. Pour notre poète, le lyrisme ne peut résider dans la combinaison plus ou moins étrange et subtile de certaines émotions jouant dans des cadres divers. Ce pathétique particulier ne peut intéresser un homme avide de connaître l'indiscutable noyau de sa nature et de déployer sa plus grande dimension. Commnt le pourrait-il en écoutant les caprices d'un cœur toujours changeant qui parcourt en une même heure les limites de l'enthousiasme et de la lassitude, en recueillant comme des oracles les rumeurs de sa chair ? Le poète qui puise là son inspiration ne connaîtra jamais que le fugitif et le désordonné de sa nature, le pittoresque avantageux mais inutile, et le drame superflu. Reverdy cherche à extraire de lui l'essentiel : il s'applique donc à châtier l'agitation physique ; les sens ne jouent presqu'aucun rôle dans ses poèmes, et les « images » y font le moins de bruit et d'éclat possible ; le vocabulaire y est aussi d'une extrême discrétion, comme voilé par une continuelle sourdine. *Où les sens sont souverains, la réalité s'efface*, écrit-il dans le *Gant de Crin*. C'est pourquoi, selon sa parole, *le monde entier est un obstacle à franchir* ; et l'entrave ne réside pas seulement dans l'opacité de la matière et dans les illusions des sens, mais dans les tentatives d'évasion trop promptes ; car *rêver, c'est fuir...*

L'esprit évite le contact avec la réalité. Reverdy méprise *ces rêves qui font à l'homme sur mesure un souple et somptueux vêtement d'idéal.*

Il est facile en effet de voir que dans aucun de ses poèmes il ne prend l'attitude d'un rêveur ; il n'est presque jamais passif ni abandonné ; il se montre au contraire attentif et recueilli ; il évite les distractions, chasse toute image oiseuse, tout raisonnement machinal. Alors, dans cette sorte d'insensibilité, un autre sens avance ses antennes fragiles, et comment l'appellerons-nous si ce n'est le sens du mystère ?

Bien entendu, il ne s'agit pas de merveilleux, ni de féerie, ni même d'inconscient, mais de cet éther impalpable, rebelle à toute parole et sans lequel nous ne saurions vivre : car il nous enveloppe de toutes parts, il nous pénètre, il est plus intime à nous-mêmes que notre entendement et notre charpente de chair. Avouons alors l'étonnante audace d'un poète qui s'applique uniquement à la perception de ce vaste inconnu. Ce poète n'aura pas besoin de chercher au loin son inspiration : Pégase devient inutile. Ne sentons-nous pas aux instants les plus ordinaires de notre existence le frôlement de cette sorte d'abîme? L'amour le mieux partagé ne peut en fin de compte révéler à deux êtres que l'infranchissable distance qui les sépare. Il n'est pas d'amitiés si heureuses qui n'aient, en dehors de toute humeur comme de toute raison, ses heures d'obscurité, de durs tâtonnements, de petits échecs sans rémission. Bien plus : il nous arrive d'avoir nettement conscience que le meilleur de nous-mêmes nous est étranger, que la pointe de notre esprit échappant à tout contrôle dérive imperceptiblement sous une action invisible et capitale. En sorte que notre personnalité plonge de deux côtés dans la nuit : le fond de notre nature que les philosophes appellent l'inconscient, ne nous appartient pas plus en propre que le sommet de notre être ; il est le patrimoine indivis et la souche biologique de l'espèce humaine, le milieu des hérédités, des influences physiques et des instincts ; là siègent la soif du plaisir et jusqu'aux tentations de l'esprit qui se laisse attirer par des forces obscures et mal définies dont la plasticité lui plaît. Depuis Rimbaud, (je devrais dire: depuis l'école de Rimbaud) la poésie vit sur l'inconscient. C'est trop commode. Elle a visité tous les degrés de nos misères plus ou moins élégantes : bas fonds, hauts fonds de notre nature ; avec cete flore sous-marine, on n'en finirait jamais et le voyage est monotone, amer et stérile. Reverdy se passe de l'inconscient ; il lutte contre lui ; quand il a réussi à couper l'amarre, l'esprit monte, l'équilibre est rompu, et le

plus beau poème s'inscrit à la manière d'une étoile filante sur un espace minuscule que le silence aussitôt recouvre.

Une telle poésie trouve facilement des sujets : elle naît à propos de tout, mais seulement au bord du calme ; les bruits et le désordre l'effraient, la passion la tue. Dès que le soir assourdit et disperse les rumeurs de la journée, le souffle du mystère devient sensible autour de nous : nous le sentons dans un corridor obscur, dans le ciel étoilé, dans le tremblement d'une voix, dans la palpitation d'une lampe. Le vent est plein de secrets, les arbres font des gestes confus ; quelque chose se cache dans le coin le plus sombre de la pièce ; une grande affaire se trame derrière la cloison. Ces langages et ces signes qui viennent de loin, Reverdy se garde bien de les traduire : il les dispose tels quels sur la page blanche, par degrés inégaux, isolés comme des épaves, et chétifs comme des débris d'un autre monde longtemps roulés par l'océan. Il ne les propose pas comme des symboles et ne les apprêtent pas à la manière ordinaire des poètes : il ne cherche rien d'autre qu'à donner le sentiment de leur inexplicable, de leur redoutable origin.

En effet, chez lui, le silence (ou du moins ce murmure de paroles, ces phrases inachevées qui sont l'expression la plus fréquente de sa poésie) est commandé par une sorte d'attente religieuse : une présence sacrée se dérobe dans l'ombre et personne n'ose élever la voix. Quelquefois c'est une véritable frayeur qui clôt toutes les bouches, venant et s'en allant à pas de loup. Nul autre mieux que Pierre Reverdy n'a montré la petitesse de l'homme dans la nuit, sa maigreur dans le vent, sa tremblante et ridicule stature devant le mystère. Vrais poèmes pascaliens ! D'autres semblent illustrer la fragilité des amitiés, l'incertitude de l'amour, les hésitations d'un cœur toujours errant. Les têtes coupées vont à la dérive ; l'ombre se sépare du corps et se promène en liberté ; les mains font un travail que la raison ignore. Toute la vie se passe en efforts pour rassembler un patrimoine dispersé. L'air qui nous entoure est plein de songes décourageants. *Fantômes de l'esprit, êtres dépaysés, tourbillons que le vent soulève et qui se cachent.*

Cependant une ardente passion de solitude habite notre poète ; et s'il *s'avance tout seul au bout de la jetée,* ce n'est pas l'orgueil ni le goût du rêve qui le hantent, mais un insatiable désir d'humilité. *Voyageur accoudé au repli d'une vague de vent,* il a laissé dans le tumulte de la ville, dans les officines de littérature, sur les banquettes des cafés, cet esprit de vanité et de colère qui l'agitait en bas : il juge mieux de loin ce désordre épuisant

et cette amère convoitise. Ce poète ne triche pas dans le jeu de l'isolement : il n'emporte dans ses promenades aucune rêverie commode, mais préserve en lui une grande attention vacante. Alors les villes ne sont plus que des carrés d'ombre alignés sur lesquels glissent les lumières d'un ciel inclément, et de la foule n'apparaissent plus que *les dos et les masses informes des hommes agglutinés dans la pâte difficile à décoller de la misère.* Alors les yeux de l'homme sont si haut placés que rien de terrestre ne lui paraît grand. Il perçoit le balancement de la mer, l'horizon basculant à la chute du jour, le roulement silencieux du globe, mais il domine tous ces vastes mouvements qui l'importunent encore, car la rançon de la solitude est de vouloir toujours une plus complète solitude, de n'en trouver aucune à sa taille, et de n'être établi nulle part dans la paix tant que le corps enserre l'esprit et que les cinq sens réclament leur pâture.

Il faut pourtant vivre sur cette lourde terre, et le moins mal qu'on peut. La poésie de Pierre Reverdy est riche des ressources du plus silencieux amour ; il a écrit des « scènes d'intérieur » inégalables dans l'émotion : aucune parole ; autour des visages scellés et des gestes imprécis, l'air vibre en champ clos, de grands cris intérieurs déchirent l'ombre, puis aussitôt le drame se dénoue, se défait sans bruit et le poème, aussitôt arrêté, prolonge un calme décevant. Reverdy nous montre encore la vie chaude et limitée qui naît le soir autour de la lampe ; c'est le moment où il nous fait sentir la présence des absents, où il anime sur les murs les grandes photographies d'autrefois, où la voix du vent l'appelle au dehors de la chambre, où la pitié le conduit dans les rues mal tracées vers les malheureux accablés par la nuit.

Après cela ne croyez pas que notre poète n'ait aucune amitié pour le soleil. C'est au contraire à ses yeux le réconfort le plus sûr de notre âme transie ; c'est pour la même raison qu'il aimera l'odeur de la terre, le souffle chaud des bêtes, le cœur robuste des chênes. Avec cette habituelle parcimonie de mots, les mêmes raccourcis de phrases, avec ces pronoms impersonnels voulus par la persistante discrétion de l'artiste qui met ainsi en commun tous ses sentiments, et semble exprimer par là l'universalité et la simplicité de toute émotion profonde (quelle différence, non de style mais de nature, entre celui qui dit toujours *je* et celui qui ne parle que d'*on* et de *quelqu'un !*) Reverdy peut évoquer la joie la plus drue ou la paix la plus lisse.

Mais il est difficile de dire la franchise de cet art. Je n'ai pas même parlé de certains poèmes en prose, rudes, compacts et sonores dans toute leur masse : ce sont de véritables implo-

rations, mais si fortes et tenaces, d'une plénitude si retentissante qu'elles semblent ne désirer aucune réponse et se contenter de la sombre volonté qui les fait vivre.

Plus difficile encore de dire la pureté de cette poésie où circule toujours l'air du large. Elle ouvre à l'homme, parqué dans le temps et dans l'espace, une troisième dimension : l'éternité, que j'appellerai aussi le sens de tout ce qui est en nous sans mesure, comme le bonheur, la souffrance et surtout le désir. *Il faut marcher vers cette lumière dans l'ombre. C'est toute une histoire à raconter... Il fait jour là-haut. Dans le bas laissons aller ce triste mouvement, ce va-et-vient du fond de l'air désespéré qui finira au coin discret de l'univers où on aligne les cadavres.*

Et s'il n'y a pas de lumière ? Si cette aube n'est qu'un mirage de notre convoitise ? Hé bien, RIEN DE CHANGÉ, il faut marcher quand même dans le sens de la hauteur, se dégager autant qu'on peut de la terre et du corps, et chercher en dehors de nous-mêmes une position tenable — et vaillante, loin du sommeil animal et des fausses élégances du songe. Il n'est pas rare que la poésie de Reverdy atteigne (sans la moindre amertume) à cette ferme lucidité sans espoir.

L'auteur des *Maîtres d'Autrefois*, après s'être longuement étonné de la simplicité presque négligente des moyens picturaux de Rembrandt, déclare que ce peintre est avant tout un *spiritualiste*. J'aurais dû commencer par dire la même chose de Reverdy. Fromentin peut juger avec raison, de son point de vue, que trop de spiritualité nuit à l'art. Que ceux qui trouvent étrange l'œuvre de Pierre Reverdy méditent d'abord sur la fin qu'elle vise et découvre.

J. L.

RYTHMES DE CE TEMPS

A propos du *novécentisme* Massimo Bontempelli fait des remarques, dans la revue « 900 » qu'il dirige en Italie, sur ce qui sépare sa génération de celle du futurisme. Il écrit par exemple :

« Nous en avons marre de l'attitude lyrique, nous préconisons la création d'œuvres qui se détachent le plus possible de leurs créateurs, qui deviennent un objet, une chose de la nature : il s'ensuit pour nous l'absolue prépondérance de l'art narratif, qui a la tâche d'inventer peu à peu les mythes et les fables nécessaires aux temps nouveaux ; comme les inventa la Grèce préhistorique, comme les inventa le haut moyen-âge romantique. »

Et encore :

« L'art novécentiste doit viser à devenir « populaire » à vaincre « le public ». Il ne croit pas aux élites jugeantes et veut pourvoir d'œuvres d'art la vie quotidienne des hommes et les y mêler. »

Ceci encore :

« L'américanisme des futuristes était surtout de l'admiration pour le grand développement que l'Amérique a donné à la civilisation mécanique : au contraire pour nous ça n'a aucune espèce d'intérêt puisque nous croyons que chacun de nous peut trouver « son propre mystère » aussi bien dans une machine que dans un arbre. Ce qui pourrait nous attirer chez les américains c'est leur état de virginité spirituelle : ils sont des « homériques ».

Et enfin :

« Le novécentisme a dans son fond un penchant spéculatif et philosophique qui constitue son fondement le plus sûr et sa réserve la plus féconde. »

Il serait évidemment utile de savoir ce que Bontempelli entend exactement par ce qui précède. Il y aurait de nombreuses questions à lui poser, particulièrement touchant la politique. Car, si l'art qu'il défend, et que pour notre part nous aimons à appeler prophétique, est populaire et « d'usage quotidien », il est forcément en rapports directs avec la politique. L'en séparer c'est faire œuvre arbitraire.

Ici nous devenons tout prudence : parler de l'homme et l'avoir pour but, c'est bien ; les moyens pour y parvenir restent à connaître. On ne peut que louer Bontempelli de rejeter la tradition aristocratique de l'art, encore que cette tradition fut nécessaire en son temps, car il ne faut pas oublier que l'art devint de plus en plus hermétique à mesure qu'il s'éloignait du peuple. Mais il ne faut pas oublier davantage que les épopées moyennâgeuses et homériques dont Bontempelli cite la grandeur, n'étaient pas tellement populaires, je veux dire immédiatement perceptibles à tous les hommes, serfs du moyen-âge ou esclaves grecs par exemple.

L'art est toujours fait pour une certaine aristocratie, qui est en somme une partie du peuple.

Aujourd'hui, le cinéma a montré que le niveau de la masse était assez élevé, puisqu'elle avait l'intelligence et le goût de comprendre des subtilités tout à fait singulières. C'est, si j'ai bien compris, à ce public très étendu que Bontempelli désirerait que l'art s'adressât.

J'ai précisément la sensation qu'une découverte aussi prodi-

gieuse que le cinéma suffit à ce public, que nous vivons justement les temps homériques du cinéma. La foule immense, universelle, communie en l'amour du film. Le cinéma découvre ses lois à peine ; il formera ses artistes à lui ; il n'a besoin de personne. Sa force et sa grandeur sont suffisantes pour qu'il soit la propre matière, l'élément qui suscitera les hommes qui lui sont nécessaires.

J'ai dès lors l'impression que l'ardeur de Bontempelli pour les manifestations orales ou écrites de l'esprit humain, va vers un échec certain. Celui-ci appelle bien sa ville, « la ville des conquérants » — sa ville ou sa revue sans doute. Je ne vois pas très bien ce qu'elle a de particulièrement conquérant. C'est une revue comme il en paraît quelques-unes partout. En outre je ne pense pas que la sorte de littérature qu'il y imprime soit particulièrement populaire. Son dédain du style apparaît un peu puéril, enfin.

Ecrire mal ce n'est pas forcément se faire comprendre du plus grand nombre. Je pense même tout le contraire : je m'étonne toujours, en effet, de la sensibilité d'une foule au langage bien habillé. Le public se plait tant à ces beautés qu'il en oublie souvent de savoir si ce qu'on lui lit a quelque sens.

Tout ceci pour montrer que s'il est très facile de proclamer hautement quelques principes, il est très difficile de les appliquer humainement.

Je fais confiance à M. Bontempelli, mais je crois devoir lui signaler que pour convaincre avec des mots *écrits*, il faut user de raison humaine sinon raisonnante. (A ce propos, pensez-vous que cette dernière est une duperie ? et que tout rationalisme emporte une abdication de l'homme ?) Sinon les questions de tous ordres se pressent. Et il n'en résulte que du brouillard.

Les *Analogies* de M. Bontempelli me paraissent des ballons d'essai, un peu bien ballons, malgré l'enthousiasme qui préside à leur lancement en l'air, où je crains fort qu'ils éclatent tout bonnement comme des ballons d'enfant qu'ils sont. Mais cela non plus n'aura pas été inutile.

*

* *

Georges Duhamel se demande avec angoisse « comment engager des pourparlers avec l'Orient ». Voici sa solution : « C'est une affaire à débattre d'esprit à esprit, c'est une affaire qui demeure entre intellectuels. »

Encore que ce soit bien vague, et beaucoup demander à ces « intellectuels » dont Duhamel se donne comme le prototype, nous sommes inquiets de voir réclamer « des agents de liaison avec l'Orient, sinon le danger que court l'Europe ne peut qu'augmenter » ; c'est avouer tout de go combien l'on tient à nos moyens de civilisation, et qu'on se servira des émissaires comme de diplomates dont la mission sera d'empêcher que se précipite le mouvement instinctif par quoi se libère l'homme à de certains moments.

Je sais bien que Duhamel reconnaît que « l'Europe moribonde est soignée par les hommes qui sont précisément responsables de sa maladie et qui ont, en toute occasion, montré leur incapacité à conjurer et à diminer ses épreuves », mais je redoute ce réformisme même qui, n'étant pas absolu, ne peut qu'être relativement efficace, qui s'accroche désespéremment à des circonstances grâce auxquelles on gagne de grandes sommes d'argent.

Je pense à ce que constate Durtain à propos des intellectuels russes si révolutionnaires tant qu'ils ne furent pas en présence de la révolution. Georges Duhamel serait typiquement un de ces grévistes contre la révolution de fait.

Dès lors mes doutes sur sa sincérité augmentent. Et les craintes que doivent susciter de tels penseurs ne sont pas vaines. Sous leurs apparences compréhensives et impartiales (comme si on pouvait être impartial !) ils sont les plus réels ennemis de toute cause vraiment humaine ; ils sont les conservateurs les plus hardis et les plus effectifs.

L'Europe leur paraît en somme le suprême bien : ils sont satisfaits de leur situation. Ce qui les indigne, c'est bien plutôt d'imaginer que le corps malade pourrait mourir et qu'alors il faudrait poser à nouveau toutes les questions essentielles. Ils ont peur de la vie et de la jeunesse d'un état qu'ils ignorent et qui, pressentent-ils, serait aussi bien contre eux que contre les autres. Voilà, je crois, la position réelle de ces hommes, dont la valeur n'est pas ici en cause, mais la pensée, la moralité devrais-je dire.

Georges BOURGUET.

POESIE

TOUT L'OR DU MONDE, par *André Salmon* (Kra-Cahiers Nouveaux).

Si agréable qu'il puisse être, ce petit livre nous apporte en réalité une déception. Nous attendions, Salmon le sait bien, le

« Saint-André » promis et ces quelques pièces d'or roulantes et prodiguées ne nous distraient pas de l'attente.

D'autant plus que cet ensemble qui pourrait aussi bien porter le titre de l'un des principaux poèmes qui le composent : « Romancero du Voyageur » n'est ni l'expression d'un assouvissement, ni la halte d'une réalisation. Bien au contraire il s'agit d'un appel au départ. Les cartes n'ont détourné personne du destin promis et l'entrecroisement aventureux des itinéraires qui nous sont proposés ne parvient à cerner qu'une longue fuite, la fuite éternelle de

« ... ceux-là d'essence vagabonde
Qui vont tête de feu cœur d'ombre et pieds d'argile
Quérir tout l'or du monde. »

André GAILLARD.

LIVRES

CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE, par *Antonin Artaud* (N. R. F.).

A relire aujourd'hui les lettres qu'échangèrent, il y a trois ou quatre ans, Antonin Artaud et Jacques Rivière, il est impossible d'éprouver un malaise identique à celui qu'elles nous causèrent alors. On le devine d'une autre qualité, d'une autre saveur — mais il subsiste tout de même, et c'est là l'important.

Je ne veux point céler que cette correspondance me donna, en 1925, lors de sa publication dans la N. R. F., une sensation de gêne et d'impudeur semblable à celle que j'aurais pu connaître devant une autopsie publique. La conviction désespérée d'Artaud se frappant la poitrine (« Ma pensée m'abandonne à tous les degrés » — « Je suis au-dessous de moi-même ») m'apparut condamnable, et je la voyais déjà justifier et consacrer l'impuissance d'un homme. Secrètement, je raillais Jacques Rivière qui penchait sur cet abîme vide un visage inquiet, crédule et consolateur. Il me semblait aussi bien imprudent de livrer au grand jour une correspondance d'une intimité si cruelle, surtout lorsque l'un des deux acolytes — et non le moins intéressant — n'avait pour se défendre que les plus fragiles arguments. Tout ce que le cas d'Artaud pouvait alors avoir de singulier, de maladif, d'irritant prenait à mes yeux une valeur tellement anecdotique, tellement fugitive, et disons le mot, tellement « littéraire » qu'il m'était humainement impossible de lire, dans cette correspondance, autre chose que des documents complaisants, Autrement dit, je ne pouvais la prendre au sérieux.

Le seul fait qu'elle paraisse aujourd'hui en volume transforme

tout cela, et je demande à Antonin Artaud de pardonner la sévérité hâtive d'un verdict que je ne parviens plus à m'expliquer. Peut-être la publication de ces lettres dans une revue, au milieu de textes plus ou moins géniaux, nuisait-elle à leur valeur expressive, hypnotisant l'attention sur le simple reflet « littéraire » du cas, alors qu'elle aurait dû s'apercevoir qu'il n'était nullement « littéraire ». Mais une revue déforme souvent le rayon d'une œuvre, et nous n'en surprenons tout à coup que l'ombre portée.

Ce n'est point parce qu'Antonin Artaud a publié depuis trois ans quelques poèmes, quelques essais — dont ce terrible « Pèse-Nerfs » — que le drame vécu par lui a pu acquérir une autre sonorité. L'œuvre écrite n'ajoute rien à ses lettres, — et si elle devait y ajouter quoi que ce soit, ce serait peut-être une tragique contradiction. Mais non. Le cas d'Artaud a pris cette envergure nécessaire, que le temps, le recul donnent aux plus furtifs phénomènes. Sa singularité ne nous irrite plus, elle cesse même d'exister. Ce n'est plus la curiosité qui nous retient, mais une émotion plus désintéressée. Nous situons ces lettres dans un autre univers allégé.

On connaît les acteurs du drame : d'un côté, Antonin Artaud ; de l'autre, Jacques Rivière. Le premier souffre, gémit, raconte ses tortures ; le second écoute, veut comprendre, guérir et, maladroitement parfois, conseiller. Le drame lui-même est d'une tragique simplicité : « Je suis celui qui a le mieux senti le désarroi de sa langue dans ses relations avec sa pensée », écrit Artaud dans le *Pèse-Nerfs*. Et dans une lettre, il déclare : « Je suis un homme qui a beaucoup souffert de l'esprit, et à ce titre, j'ai *le droit* de parler.» Il va même plus loin : « J'ai accepté une fois pour toutes de me soumettre à mon infériorité. » Qu'une aussi profonde connaissance de soi-même puisse aboutir à l'aveu de la plus irrémédiable impuissance, cela force notre pitié et notre respect. Toute coquetterie est absente de ces confessions, et toute mauvaise humeur. Mais où le drame se complique, où d'angoissant qu'il était il devient déroutant, c'est lorsque Artaud, incapable d'assurer à une « œuvre » son minimum de viabilité humaine, porte sur lui-même et sur son mal le plus rigoureux, le plus juste, des diagnostics. Et l'on comprend l'étonnement effrayé de Jacques Rivière lorsqu'il note soudain le contraste douloureux qui existe entre « l'informité des réalisations » tentées par le poète et l' « extraordinaire précision » du dit diagnostic. Dès lors, ce n'est plus seulement l'esprit qui est en jeu, mais la vie même, son véhicule.

Il faudrait pouvoir citer ici toute la lettre de Jacques Rivière (25 mars 1924) où constatant l'inefficacité de tous remèdes, il

s'efforce de demeurer lucide, d'éclaircir ce mystère, sans désespérer de la guérison. C'est tout le procès de l'esprit « sorte de chancre » qu'il engage, pour lui refuser ou non cette « autonomie » chère à M. Teste, de ce même esprit qui, lorsqu'il donne à la pensée une allure toute normale n'en est pas moins « le produit d'un mécanisme aventureux ».

« Aussi longtemps que vous laissez votre force intellectuelle s'épancher dans l'absolu, elle est travaillée par des remous, ajourée par des impuissances, en butte à des souffles ravisseurs qui la désorganisent ; mais aussitôt que, ramené par l'angoisse à votre propre esprit, vous la dirigez sur cet objet prochain et énigmatique, elle se condense, s'intensifie, se rend utile et pénétrante et vous apporte des biens positifs, à savoir des vérités exprimées avec tout le relief qui peut les rendre communicables, accessibles aux autres, quelque chose donc qui dépasse vos souffrances, votre existence même, qui vous agrandit et vous consolide, qui vous donne la seule réalité que l'homme puisse raisonnablement espérer conquérir par ses propres forces, la réalité en autrui ».

J'entends déjà la question que tout homme jouissant d'un équilibre parfait, d'une santé morale à toute épreuve, posera à un homme aussi « atteint » qu'Artaud par cet incurable éparpillement de la pensée : « Mais pourquoi donc écrivez-vous ? » Et c'est ici, encore, un autre point sensible du problème, — sa raison d'être, en somme, et de se poser. « J'ai *le droit* de parler » dit-il dans une lettre. Certes, mais que dira-t-il ? L'érosion de sa pensée, l'effondrement central de son âme lui interdisent tout essor contrôlable. Dès lors, libéré de toute logique, il tente l'aventure. « Nous sommes quelques-uns à cette époque, dit-il dans *Le Pèse-Nerfs*, à avoir voulu attenter aux choses, créer en nous des espaces à la vie, des espaces qui n'étaient pas et ne semblaient pas devoir trouver place dans l'espace. » Si incohérente que soit l'œuvre ainsi réalisée, n'importe : ses tâtonnement lui sont précieux. Pis aller ? Sans doute. Mais Artaud n'est-il pas maître chez lui ? « Je suis le témoin, je suis le seul témoin de moi-même ».

C'est dans la dernière lettre d'Artaud (24 mars 1924) que le débat atteint son maximum de signification. La faiblesse dont il souffre, toute l'époque la souffre avec lui, et il cite des noms : Tzara, Breton, Reverdy. « Mais eux, leur âme n'est pas physiologiquement atteinte... » A cette lettre, Jacques Rivière répondra : « Une âme physiologiquement atteinte ». C'est un terrible héritage. Pourtant je crois que sous un certain rapport, sous le rapport de la clairvoyance, ce peut être aussi un privilège. » Et de conclure : « Quand la santé est donnée d'emblée dans un être, elle lui cache la moitié du monde ».

Sommes-nous donc une génération malade et condamnée ? Une âme contaminée, désarticulée, traversée de doutes et de craintes, se peut-il que ce soit là notre idéal nécessaire ? Je n'ose répondre, et pourtant ici le silence n'est pas de mise, car tout le drame d'une époque y palpite. Depuis dix ans, combien avons-nous vu de périlleuses tentatives échouer misérablement, et cependant chacune de ces tentatives ne visait autre chose que la grande émancipation spirituelle du monde. Elles animaient des jeunes hommes pleins de foi et de colère. Toute une civilisation se lézardait minée par sa propre impuissance. Il fallait brûler tous ces vestiges, et sur la table rase, échafauder à nouveau. Est-ce le courage qui nous a manqué, ou nos volontés ont-elles pris tout à coup conscience de leur faiblesse ? La catastrophe Dada, le Surréalisme, — et après, et maintenant ? Il n'y a plus qu'une négation désespérée, que le souvenir d'une émouvante dispersion. Un monstre ne peut donc tuer un autre monstre ?

Où sommes-nous, et que nous reste-t-il ? Nous ne savons plus. La révolte nous a épuisés. Ces velléités de révolution nous feraient sourire, si l'échec n'avait été l'échec même de toute une jeunesse amoureuse de délivrance. Faut-il accepter ce monde et ses apparences tels qu'ils veulent bien se révéler à nous ? Faut-il abandonner tout espoir de messie ?

Louis Emié.

Bartholomé de las Casas, « Père des Indiens », par *Marcel Brion* (Le Roseau d'Or. Plon).

Dans un délire de gloire et de sang, l'Espagne annexait le Nouveau-Monde. Grands Seigneurs et coquins, par les routes de l'aventure, avaient découvert d'anciens empires et s'y taillaient leur *Castille d'Or*. Jamais, depuis les Croisades on n'avait vu pareille ruée, pareil appétit de conquêtes. C'était un âge éblouissant de l'homme. D'un coup son horizon reculait dans le temps et dans l'espace : des humanistes lui révélaient les splendeurs des origines ; des découvreurs lui donnaient un monde neuf, un continent ensemencé de miracles. On a peine à concevoir maintenant sur notre planète nettoyée de son mystère ce que doit être l'émerveillement de ces flibustiers qui, au sortir d'immenses solitudes marines, se réveillaient en pleine légende et croyaient rêver à toute heure du jour devant des végétations d'apocalypse, des fleuves géants crachant des blocs de feu. Mais nous comprenons mieux l'ivresse de domination et d'indépendance qui dut les saisir dans cette terre lointaine où seule l'idée de Dieu pouvait servir de frein. Certes, il ne manqua rien à cette Conquête, ni

la grandeur de l'épopée, ni l'étrangeté, ni la terreur. Dans ces pays vierges, ensanglantés par la barbarie et l'esclavage, l'instinct fit loi. L'homme se porta aux limites de sa puissance dans le mal comme dans le bien. C'est surtout le premier, naturellement, qui triompha.

Dans ce décor de meurtre, éclairé parfois de bonté, Marcel Brion nous guide et nous montre de place en place au sein des sierras mortelles, parmi les débris d'indiens dévorés par les chiens, et sur les villes détruites, de grands visages à peine altérés par le temps. Les capitaines, les routiers aux noms illustres: Numez de Balboa, Hernando de Soto, Sebastian de Belalcazan, Cabeza de Vaca, sans compter les grands, Cortès, Almagro Pizarre, avec leurs atrocités, leur bravoure, leur foi cruelle, leurs perfidies, défilent, héros sanglants du drame, et nous voyons se déployer en un mouvement admirable la scène de la Conquête de la Floride à la Pampa, sur ce « sol rouge » dont parle José Maria de Hérédia, dernier fils des conquistadors.

Nous aimons ce livre parce qu'il est puissant, sans vaine éloquence. Dominé par la grandeur des faits il les expose avec une chaleur exempte de haine. Il n'était pas besoin de prendre parti pour édifier le lecteur ; aussi bien nous ne moraliserons pas davantage. Il est certain que Marcel Brion, en faisant l'apologie du « Père des Indiens», de la seule force morale qui s'opposa victorieusement à la sauvagerie des conquérants fait le procès de la colonisation en général. Cela, c'est l'évidence même. Mais sa démonstration va plus loin ; elle frappe toute contrainte de l'esprit ou de la chair qui s'exerce au nom d'une idée, d'une mystique. Nous savons bien que les vingt millions d'indiens sacrifiés par les Espagnols ne sont pas morts seulement parce qu'ils étaient idolâtres. Il y avait bien d'autres raisons d'exterminer cette race chétive : la cupidité des conquérants y suffisait bien. Mais qu'on ait pu devant les rois très chrétiens tenter de justifier ces massacres par la propagande et qu'on ait mis le nom du Christ et les préceptes de l'évangile sur ces charniers, voilà qui dépasse notre entendement, j'allais dire notre conscience, si des faits analogues de barbarie, révélés par des voyageurs, ne nous renfonçaient honteusement dans notre hypocrite vilenie, celle d'un siècle sans foi qui n'a pas davantage le respect de l'homme.

A travers les plaidoyers de Las Casas qui sont d'un juriste et d'un théologien, c'est l'éternelle charité qui parle. Marcel Brion a bien choisi son héros. Beaucoup plus que le champion du thomisme, il est celui du monde nouveau, le défenseur des forces spirituelles sans lesquelles il n'est d'œuvre qui dure, le précurseur

qui traita voilà quatre cents ans les questions les plus actuelles du droit et de la civilisation.

« En Las Casas, dit Marcel Brion, c'est toute la pensée héroïque et théologale du Moyen-Age que nous voyons se dresser en face du monde moderne commençant. Voici qu'aujourd'hui ce monde est contraint de la façon la plus brutale à résoudre les questions aperçues par le grand Dominicain ».

On a critiqué l'abus des vies romancées. Plaise à Dieu qu'on en écrive beaucoup dans ce goût là, avec cette ferveur et cette culture ! Celle-ci n'est pas un caprice d'érudit une fantaisie d'écrivain en peine de sujet. L'auteur l'a choisie sciemment ; il l'a écrite avec amour et développée dans son sens véritable qui s'accordait aux préoccupations de son cœur. Aussi voit-on s'lever l'œuvre dans les régions les plus nobles de la pensée, celles qu'un bel enthousiasme et qu'une ardeur magnifique permettent à Marcel Brion de gagner avec aisance, comme un domaine familier.

Jean BALLARD.

VASCO, par *Marc Chadourne* (Le Roseau d'Or, Plon).

Ce livre est un des témoignages essentiels de notre génération, l'aveu le plus confidentiel et le plus pathétique, peut être, de notre angoisse devant l'univers, devant nous-même. Le Vasco de M. Marc Chadourne est, lui aussi, un de ces « voyageurs traqués » qui se cherchent et se fuient sans cesse, et dont le critique futur discernera, avec curiosité, les différents aspects dans la littérature d'aujourd'hui. Qu'on ne parle point de ce « nouveau romantisme » ou de « nouveau mal du siècle ». C'est en réalité le mal — ou le bien — de toutes les époques où l'intelligence sensible l'emporte sur la docilité rationnaliste. Le surnom donné au héros de M. Chadourne exprime très justement, l'analogie qui existe entre certaines générations, et je crois qu'on aurait facilement rencontré parmi les compagnons de Vasco de Gama ou de Christophe Colomb — ce pauvre Colomb maltraité avec tant de parti-pris par M. Marius André — des hommes qui devaient ressembler assez aux jeunes gens d'aujourd'hui. On en eût trouvé chez les Croisés, chez les pionniers du « gold rush », chez les révolutionnaires russes d'autrefois — ceux de 1905. Kleist et Foscolo sont, non leurs ancêtres, mais à peine leurs aînés. La même angoisse les habite, les mêmes hésitations les jettent de rivage en rivage.

Un romantisme, oui, mais combien différent du romantisme français traditionel, celui des « au banquet de la vie infortune

convive », exsangues et sentimentaux, plus pâles que leurs clairs de lune, vaincus sans combat, dociles à leurs révoltes passives, et si doux dans leur rébellion. Le romantisme d'aujourd'hui, qu'il s'abreuve aux « fontaines du désir », ou qu'il « prenne la route », s'apparente beaucoup plus à celui du poète qui mourut à Missolonghi. C'est un pessimisme actif, résolu, les dents serrées, un corps à corps avec la vie, les tyrannies de l'hérédité ou des circonstances. C'est une aventure, car pour certains êtres, parvenir à la connaissance d'eux mêmes est une recherche aussi difficile et périlleuse que celle du Passage du Nord-Ouest.

Ceux-là ne cherchent pas un équilibre, dont ils connaissent trop bien l'arbitraire et la précarité. Il leur faut une vérité, non une illusion. Ils la demandent à la vie plus qu'à l'art. C'est leur drame.

Vasco veut échapper aux geôles de l'hérédité, de la profession, des idées toutes faites et des besognes médiocres. Il a hérité de l' « Enfant prodigue » le goût de la « soif ». C'est par là qu'André Gide est tellement des nôtres. Il ne veut pas se désaltérer, il refuse de vivre en paix, il veut « vivre en état d'exaltation » — et c'est la braise qui dans l'œuvre éteinte d'Oscar Wilde luit encore pour nous —, et « dangereusement », comme un héros nietszchéen. Il s'enfuit devant l'image de lui-même qui le hante s'il reste. Aux confins du monde, dans ces Mers du Sud, où la vie indolente bannit les fantômes. Il y rencontre Plessis qui est une projection idéale de lui-même. Il est à mi-chemin entre l'image qu'il a fui et cette image qui l'attire. Plessis c'est l'aventure à l'état pur. Il reste à mi-chemin. La volupté le lasse, l'aventure le déçoit, il est trop faible pour accepter le sacrifice qui, lui semble-t-il, le libérerait d'un seul coup. Les portes de la léproserie en se fermant derrière lui s'ouvriront-elles, en réalité sur son moi intime, laisseront-elles entre le grand soleil de la vérité ? Il s'enfuit devant le renoncement, comme il s'était enfui devant l'amour, devant l'aventure, devant la vie bourgeoise. Il s'enfuira sans cesse, hanté par les souvenirs de son enfance, par le rire terrible des idoles polynésiennes, par l'impossibilité de réduire son âme au silence. Jusqu'où... ?

C'est là le sens profond de ce livre qui pose le plus tragique débat humain. Que la douceur alanguie des Iles y soit décrite avec une nostalgie passionnée, avec le balancement rythmique des vagues et des palmes, et ce livre déjà mérite une place d'exception dans la littérature d'aujourd'hui, car, puisque nous avons pris l'habitude d'associer irrésistiblement certains noms à certains paysages, certains chapitres s'égalent au meilleur Stevenson et au

meilleur Conrad. Mais c'est surtout dans les « paysages d'âmes », dirons-nous, que ce livre prend toute sa signification, tout son prix. L'inquiétude spirituelle y exprime, avec un accent pathétique, le désir de la purification, le besoin de dépouiller dans le feu les scories de l'esprit et du cœur. Et par là, il éveille des résonnances profondes, que ne connaissaient pas les romantiques de jadis et de naguère. Devant Vasco, une chance de salut se présente, le retour à cette religion qu'il haïssait chez son père, parce qu'il redoutait d'y retrouver une nouvelle chaîne de l'hérédité capable de paralyser son épanouissement. Il lui reste la ressource de relever de ses mains le calvaire qu'il a piétiné autrefois, et qu'il devra reconstruire parce qu'il en aura senti la nécessité. Car, parmi les aventures, les plus audacieuses sont peut être celles de l'âme, et ce sont celles-ci qui retiennent, à la fin, les hommes dont la soif ne s'exaspère que parce qu'ils n'ont pas rencontré la véritable source où se désaltérer.

Marcel BRION.

JÉROME, 60° LATITUDE NORD, roman par *Maurice Bedel* (N. R. F.).

Il serait injuste qu'on n'applaudisse pas au couronnement du livre de M. Bedel par le jury Goncourt. Chaque année, certains naïfs attendent de cet aéropage, qu'il distingue un homme, alors que les gens de lettres ne peuvent aimer que leurs tristes pareils. (Je ne dis pas cela pour Courteline, mais si Courteline est grand, ce n'est pas depuis l'année dernière).

Cependant les Goncourt n'ont-ils pas choisi Proust ? Ce ne peut-être, en vérité, que par suite d'une mauvaise digestion, d'une erreur d'optique, d'une ivresse troublante. Je ne les crois pas enclins à s'en féliciter. Tandis que *Batouala*, le *Chèvre-feuille*, *Jérôme*, parlez-moi de ça ! Ça représente des romans, au moins, où il y a de la couleur locale, une intrigue et une pointe de modernisme même. Hé ! hé ! une pointe de modernisme.

Jérôme va en Norvège. Il y connaît une jeune fille, Uni, avec laquelle il se fiance. Charmante enfant : elle laboure son fiancé de coups de poings, fait de l'astronomie et de la gymnastique, et patine comme une championne. Autour d'elle circulent, en courant d'air, des personnages : une vieille folle qui a des sens, une dame qui a des lettres, une doctoresse, un autre couple de fiancés, des types qui ont passé du bon temps à Paris. Jérôme, qui est peu dégourdi fait tant de maladresses et reste si godiche devant la jeune fille nue, que celle-ci le laisse tomber. Jérôme rentrera en France.

Vous souvenez-vous de la *Nuit nordique*, que Morand écrivit en 1921, je crois ? Elle était délicieuse, cette blanche nouvelle du nord ; je me souviens de mon plaisir aux jeux de lumière avec les mots, les pensées, drus et sains, ironiques dans un sourire. Eh bien, voilà ce qu'on a fait, cher grand Valéry Larbaud, dont Morand fut le disciple, de votre mélancolie des voyages, de votre insatiable curiosité, de votre inquiétude humaine : des romans de ce genre.

Je ne m'indigne pas. Mais être la dupe des réclames, des intrigues grâce auxquelles telles éphémères « gloires » sont permises, ça non. Piller le systématisme de quelques grands auteurs, leur apport artificiel, leurs tics de langage, remuer ce mélange dans un livre et hisser ce dernier sur un pavois, ne me semblera jamais du meilleur goût, n'en déplaise aux journalistes mouches du coche.

Mais de quoi vais-je me plaindre ! On eut pu couronner un livre ennuyeux et celui-là est plaisant à lire. Et puis, désormais, je n'ignorerai plus rien de la température morale et des tempéraments norvégiens, ces volcans sous neige. N'est-ce pas, chastes et réservées jeunes filles de notre pudique, sereine, incorruptible et digne bourgeoisie ?

Georges BOURGUET.

BABYLONE, par *René Crevel* (Kra.)

Rues de toutes les villes, d'abord bien droites celles de Paris, avec les voitures, les autobus et tous les objets utiles, chacun à sa place, allumés en ligne, rangés en ordre une fois pour toutes ; avec des immeubles avalés, ravalés à la même hauteur, et, derrière les fenêtres symétriques, des familles qui vivent en grappes de dentelle avec leur petit passeport accroché sur leurs visages. Et celles des rêves, aussi, les rues et les places bien déterminées avec toutes les statues des hommes qui n'ont pas encore vécu, mais posées, un peu au hasard, sur des socles à l'envers, où elles tiennent par une nouvelle loi d'équilibre. Rues sans fin qui se pendent au ciel, par dépit, avec des jardins pleins de fleurs artificielles, et, des hommes d'une nouvelle matière, qui ont froid au soleil mais trop chaud à l'ombre. Et ces rues de Cologne où les enfants des quartiers pauvres jouent, tout nus, à la guerre, et meurent, pour de bon, sans le savoir, dans les ruisseaux. Et toutes les rues de Londres où l'on vend, sur le trottoir, des poissons d'arc-en-ciel en simili porte-bonheur. Et toutes les rues des ports : Liverpool et Marseille.

C'est là.

C'est là, qu'évoluant d'abord à Paris, dans une rue symétrique où rien n'arrive, vit une famille, comme les autres, avec un grand-père psychiâtre, une grand'mère genre grand'mère, et une petite fille qui croit encore aux histoires.

Or, il suffit qu'un jour, une créature rousse décide de traverser le détroit, pour que, soudain, le décor éclate, les immeubles se gondolent, les fenêtres s'ouvrent en même temps. Un vent de folie s'abat sur cette famille bourgeoise, définitivement rivée, semblait-il, aux chaînes de la morale. Et voilà brusquement réveillée la fragilité des principes auxquels on n'avait, à aucun moment, cessé de croire. Tout s'écroule. Alors, sous les masques apparaissent des visages humains, pleins de rides, d'écorchures, sur lesquels s'inscriront désormais tous les frémissements du plaisir ou de l'ennui.

Et, parce qu'un jeune mari s'est enfui avec Cynthia, la rousse Anglaise, rien ne va plus. Les événements crèvent les digues. La femme de chambre boit du pétrole. On cambriole la maison. Un matin, la cuisinière est trouvée ligotée comme une épaule de mouton. Surgit un magistrat qu'on fiance, sur les lieux, à la jeune femme délaissée. Mais la grand'mère résiste mal à cette tornade. Elle enlève son futur gendre. Le psychiâtre console sa fille en lui faisant épouser un pasteur nain Mac-Louf, « Tour à tour groom, prestidigitateur, sacristain, herboriste, le pauvre garçon, un jour qu'il se trouvait sans emploi, fut, pour ne pas mourir de faim, obligé de fixer à ses épaules une bosse de carton. Il l'emplissait de stupéfiants qu'il allait vendre où il pouvait ». Après quelques mois de prison, il entre aux Missions Evangéliques et se met à prêcher en argot « dans les beuglants, les maisons louches... commente l'Evangile, et parle des réalités humaines ». Enfin, tous ces couples, légitimes ou non, se retrouveront à Marseille, ville de chair qui « jambes écartées, s'endort, nue sur la mer phosphorescente. »

Sans doute, reprochera-t-on à ce livre une certaine incohérence. C'est ce qui nous touche. La logique des français, voués au pire exhibitionisme qui se scandalisent dès qu'on tente de s'écarter de la plus vulgaire facilité, n'a point ici son compte. Tant mieux. Mais que de rues pleines de désordre surgissent *comme dans la vie*, des personnages condamnés à tourner à la vitesse de leur destin, voilà qui affirme, une fois de plus, l'incertitude où nous sommes de nous-mêmes.

Les villes appartiennent-elles aux hommes, ou ne font-elles que d'aspirer des pantins de chair pour les déguiser à leurs couleurs? Tandis qu'une créature de rêve, enlève en un tournemain un jeune

mari vertueux, que des veuves inconsolables cachent la cocaïne dans les chapelles tombales de leurs défunts maris, une enfant qui devient femme hait les discours, déteste les villes, et sans nul besoin de se justifier, éteint par miracle une ville en feu. Avec un sens du comique, et une émotion poétique qui n'appartient qu'à lui, René Crevel nous livre ces personnages. Ils ressemblent, à s'y méprendre, à ceux que l'on rencontre tous les jours. On ne peut que s'en réjouir.

Georgette CAMILLE.

LES JARDINS DE SALLUSTE, par *François-Paul Alibert* (Ed. Alfred Gally).

Les lecteurs des « Cahiers du Sud » connaissent déjà un fragment important de ce livre : la visite à Pierre Puget. Ce n'est pas le moins caractéristique d'une émouvante démarche de l'esprit qui ne vise pas à moins qu'à ravir au monde extérieur ses charmes et sa vie même pour les assujettir au contrôle d'une vie intérieure indifférente aux caractères anecdotiques des phénomènes, mais souverainement attachée à en filtrer puis à en recréer l'essence profonde.

Ainsi, et comme un feu souterrain furieusement alimente et mouvemente un monde aux formes d'apparences impassibles et contractées jusqu'à l'extrême beauté de la mort, mais demeure secret en son origine et ne se révèle qu'en ses reflets ou dans l'éclatement rare et d'autant plus forcené de ses éruptions, verra-t-on s'échafauder une théorie de la création qui, unissant d'une manière inattendue mais fraternelle certains esprits catalogués les uns classiques, les autres romantiques et que l'on pensait irréconciliables, découvre la vie bouleversante et bouleversée qui anime en vérité telle œuvre de réputation froide, aussi bien l'intelligence calculatrice (d'un calcul plus ou moins conscient, plus ou moins inconscient) qui a pu présider à l'agencement des plus dévorantes images de la grandeur et de la passion.

Cette méthode faite autant de sensibilité que de lucidité réconcilie Puget et Marseille, Ingres et Montauban, l'art et la vie.

André GAILLARD.

L'AMANT DES HONNÊTES FEMMES, par *Louis-Martin Chauffier* (N. R. F.).

Ce qui me plait dans ce roman d'apparence légère c'est qu'après l'avoir achevé je puisse encore, je veuille, je sois obligé

de m'en souvenir. Cette histoire assez simple de Valère qui tourne son émotion vers une région de l'amour qui a été signalée d'une façon assez inattendue, à plus d'un titre me touche. On lit le roman de M. Louis-Martin Chauffier avec un intérêt constant, une curiosité, que ne justifient certes pas les diverses aventures (si l'on peut parler ainsi) du héros. Ou plutôt, plus j'avance et plus me voilà impatient d'apprendre ce qui va arriver. Malgré cela, et bien que l'auteur en ce sens m'ait donné satisfaction, ce ne sont pas les faits que je me rappelle, ce n'est même pas le plaisir que m'a procuré la lecture d'un roman parfaitement écrit (chose si rare) ; ce n'est pas non plus l'humour de l'auteur que j'ai goûté à chaque page, ces sous-entendus charmants, cette analyse aiguë et cette couleur, ça et là, si discrète mais si juste, qui m'a fait songer par instants au *Lord Chelsea* d'Abel Hermant. Ce n'est pas tout cela. Tout cela, je l'oublie au profit d'autre chose, pour ne plus retenir que la qualité supérieure de ce roman, qui est de cacher, sous les dehors classiques du récit et du dialogue, une trame spirituelle extrêmement fine, mais tendue et dense. Il y a plus qu'un roman dans l'œuvre de L.-M. Chauffier ; il y a le tissu sensible et délicat des idées qui s'insinue dans la matière du livre. Qu'on ne prenne pas ici l'*idée* dans le sens grave et agissant qu'on lui attribue d'ordinaire, mais comme un jeu gratuit et miroitant, quelque chose comme l'amusement du soleil dans un éclat de verre.

Franz HELLENS.

MIKHAIL, Adolescence d'Adrien ZOGRAFFI, par *Panaït Istrati*, (Riéder).

Je me souviendrai longtemps de mon bouleversement devant les premiers récits d'Adrien Zograffi, Kra Kyralina et Oncle Anghel. Liberté, désintéressement, enthousiasme, la matière émotive en fusion durant toute l'œuvre, sans cesse renouvelée et semblant trouver en elle-même sa propre satisfaction. L'homme passait devant l'écrivain, qui racontait simplement, avec ses gestes familiers, les aventures qui hantaient sa nostalgie. Certes, le ton de Mikhail et son style sont très proches de ceux des premiers récits, mais quelqu'excellents qu'ils soient, je ne retrouve pas dans ce livre la fougue et la vitalité presque désordonnée des premières œuvres. Istrati restera certainement un des plus grands conteurs du début de notre siècle, mais je le pressens devenu au contact de la vie littéraire moins naïf et moins prodigue.

Mikhail, récit de l'adolescence d'Adrien Zograffi, est situé à Braïla. Dans le pittoresque du faubourg, Adrien rencontre Mi-

khaïl et force son amitié. Ce dernier jaloux de toute sa liberté défend son mystère intime devant les protestations un peu maladroites d'Adrien et de ses amis; puis, peu à peu,la grande force d'amitié que dégage la personnalité d'Istrati le gagne à son tour et c'est alors que Mikhaïl se découvre. Les pages de sa confession lyrique, fougueuses et calmes, sont vraiment admirables de grandeur et de simplicité, mais la première partie de cet ouvrage me semble avoir été trop composée.

Jean MALAN.

GRAND LOUIS L'INNOCENT, par *Marie Le Franc*, les Editions Riéder.

Dès les premières lignes de son ouvrage, Marie Le Franc nous entraîne dans une merveilleuse aventure de poésie, de peur et de nostalgie. L'héroïne de son roman, Eve, jeune femme honnête et libre, se recueille dans les souvenirs du grands pays du Nord où un amour éteint l'a entraînée. Un jour, un être pénètre dans sa maison, craintif et affamé, et elle l'héberge. Peu à peu Eve prend l'habitude de la présence de l'innocent et Grand Louis et elle mènent côte à côte une double vie solitaire de solitude morale et de chasteté. Au contact de la jeune femme, l'Innocent semble parfois reprendre conscience du monde extérieur, mais bientôt tout se trouble et rien ne demeure de ses sentiments qu'un attachement.

Cependant Eve s'éprend de Grand Louis et après une séparation qui cristallise son amour, elle revient et tente de réveiller chez son ami une intelligence qu'elle devine anesthésiée.

Tel est le thème très simple de ce grand livre où l'âme et les paysages de la Bretagne forment comme le troisième personnage. Sous la plume de Marie Le Franc, les idées et les mots vivent une vie en quelque sorte surnaturelle, un mysticisme âpre et sauvage, un mysticisme païen se dégage de son œuvre. Le brouillard, la mer, la neige, le vent, l'amour, toutes ces entités prennent corps et s'animent d'un grand souffle lyrique.

Jean MALAN.

LA TÊTE, MA PRISON, par *Maurice Courtois-Suffit* (Au Sans-Pareil).

Ce court roman reprend à sa manière, le thème éternel des positions du rêve et de la réalité. Non pas que Claude soit le prisonnier de ses songes — bien au contraire, c'est lui qui les emprisonne ou les libère à la mesure de ses désirs. Il ne nie pas la réa-

lité : il l'élude, il en élude la pauvreté. Les paradis dérisoires qu'autrui s'efforce à faire vivre en lui, il les écarte — même pas de la main, le doigt y suffit — dès qu'il n'y découvre que nourritures insuffisantes. Il n'acceptera qu'un monde, qu'une vie, qu'un être, à la hauteur de sa voracité d'absolu. Aujourd'hui n'apporte qu'un nuage, qu'un mirage, qu'une approximation, qu'une caricature : eh bien, il attendra, il a la force d'attendre.

Il se veut intact pour le rendez-vous merveilleux qu'il assigne à son destin, pour la minute unique où l'amour et la vie réconciliés dresseront devant lui, à l'image exacte de l'être qui déjà habite sa tête, le miracle fait chair, le rêve réalisé.

C'est alors que sera possible l'impossible, la félicité nuptiale longtemps préparée dans le silence sauvage d'une nuit qui n'en finit pas.

Claude fait figure, un instant, d'impuissant; on ne s'y trompera pourtant point. Cette nuit de misère qui l'entoure, il la perce d'un regard lucide et méprisant. Il juge et raille ces personnages d'épisode qui l'entourent, et l'assaillent ou le lassent.

Si bien que ce livre de transition et qui promet une suite se trouve, de plus, être le journal d'un observateur malicieux, la chronique hautaine et ironique d'une certaine société peinte avec ses travers, ses manies, ses attachements grotesques à tout ce que le feu se doit de dévorer.

André GAILLARD.

LE JEU DU PARADIS, par *Henri Hertz* (N. R. F.).

Henri Hertz ne s'embarrasse pas d'accessoires, de conventions, il supprime tout ce qui n'est pas essentiel, il écrit la synthèse d'un roman et de ce qui, chez un autre, aurait fait 300 pages, il ne garde qu'une nouvelle de 20 pages. Dans *le Jeu du Paradis*, ce n'est pas un roman, c'en est dix, réduits, non à leur squelette, mais à leur essence, à leur noyau central, à leur cellule motrice, à leur protoplasma. Ce qui l'intéresse, dans la gestation littéraire, ce n'est pas l'accouchement à terme d'un bébé de sept livres qui se présente bien, mais le spermatezoïde qui cherche son chemin. Toutes les intrigues annoncées du *Jeu du Paradis* sont des spermatozoïdes qui cherchent à vivre. La plupart meurent, un seul trouve son gîte, il donne naissance à de nouveaux spermatezoïdes, etc.

Cette image n'est pas si éloignée du sujet : c'est bien de l'amour qu'il s'agit dans *le Jeu du Paradis*, d'un amour épidémique, qu'on attrape par un geste, par un regard, par une lecture ; maladie contagieuse, maladie honteuse.

Avec *le Jeu du Paradis* le roman est en présence de vraies nou-

velles, toutes neuves — les autres sont si fréquentées ! On pressent que la découverte de Hertz est capitale. Dans une courte note, il faut se contenter de signaler le fait et toute la valeur du style de Hertz : sa belle résonnance métallique, son humour désobligeant, son ironie qui bouscule tous les préjugés, qui fourmille d'idées nouvelles, et ces petits ballons bleus de poète qu'il lâche tout à coup, les yeux pleins de larmes.

Georges PILLEMENT.

REVUES

LA REVUE D'ALLEMAGNE (novembre n° 1) : Il nous plaît de signaler la création de cette revue éditée par Emile Paul, sous la direction de Maurice Boucher et Maurice Betz. On pense quel rôle important peut être dévolu à une telle publication. Celle-ci se présente à une époque où son urgence apparaît à tous les esprits que préoccupe une juste appréciation des éléments intellectuels de par le monde. L'isolement spirituel est, en effet, une des pauvretés les plus caractéristiques de notre temps où, en dépit des moyens de communication et peut-être même à cause de leur facilité, les peuples et leurs élites, par le nationalisme et l'extrême orgueil des langues, ne se comprenétrent plus aisément. « Cette quête de la vérité, valut, au temps de l'humanisme, d'immenses progrès à l'Europe » constate la rédaction de la revue. « Nous croyons fermement qu'en revenant vers ces traditions, nous demeurons dans celles de la France », ajoute l'appel. Cette évidence reste essentielle à répéter ; c'est faire œuvre profondément humaine que de s'y donner. Nous indiquons donc à nos lecteurs, qui savent combien dans les *Cahiers* nous avons tenté de les maintenir dans ce goût de la culture, don universel et commun aux hommes de bonne volonté, quel intérêt il y aura pour eux à suivre *la Revue d'Allemagne*. Une telle revue ne répond pas à un besoin superficiel ou dilettantisme, mais bien plutôt à la notion vitale des échanges qui firent la grandeur de la pensée française depuis toujours. Un tel effort, parallèle au nôtre, mais spécialisé dans les manifestations de l'Allemagne, nous satisfait enfin comme une victoire de la vérité.

EUROPE (novembre) : Luc Durtain: *L'Autre Europe; Moscou et sa Foi*. Relation du voyage que Durtain fit, en compagnie de Duhamel, en Russie. La Russie nouveau monde, tel semble aujourd'hui le thème sur lequel il est bon de se prononcer. On se rappelle le retentissement du *Voyage en Russie* de Duhamel, de *Seule en Russie* d'Andrée Viollis. Le récit de Durtain nous pa-

raît moins artificiel que celui de Duhamel, moins soucieux d'une certaine position que le succès a imposé à Duhamel, en un mot, plus vrai. Je note ceci, à propos du chapitre *Intelligentsia et Révolution :* « A l'égard de l'art la Révolution russe s'est montrée autrement respectueuse que ne la fut la nôtre. » Et cette constatation très importante quelques pages plus loin que, « dès les débuts de la dictature prolétarienne » il y eut « une grève longue et tenace qui dressa contre celle-ci tous les intellectuels, ingénieurs, techniciens, médecins, et jusqu'aux instituteurs eux-mêmes. » Constatation importante, dis-je, car elle permettra de faire le point, et de se souvenir que « l'Intelligentsia russe si révolutionnaire tant qu'elle ne connut pas la révolution », ne sut pas comprendre que Lénine la représentait ; cela d'ailleurs nous paraît normal, vue le sens forcément conservateur des intellectuels, en dépit des formules qui les libérèrent, croient-ils, de l'ambiance bourgeoise de laquelle ils ne peuvent s'échapper. Je note encore cette appréciation qui me paraît fort juste :

« Rappelons-nous avec quelle évidence nous voyons la « pompe », l'autorité, l'unité, s'imposer sous Louis XIV aux tragédies de Racine ou aux édifices de Perrault comme à l'Etat lui-même. Sans doute un jour l'histoire trouvera-t-elle fort naturel d'élucider, les unes par les autres, les tendances de la décoration au début du XXe siècle et les lois soviétiques. »

Et celle-ci : « La parité qui existe entre le rectiligne et le sommaire édifice du léninisme, et les caractères de l'art actuel. »

Dans ce même numéro, un article de Jean Prévost sur les *Ecrits personnels d'André Gide*, d'une lucidité cruelle. Parlant de *Si le grain ne meurt*, il écrit : « Si cette œuvre n'était pas la plus parfaite de Gide, elle resterait pourtant la plus importante — comme les *Confessions* de Jean Jacques. » Cela nous paraît vrai, à condition que ce qui précède s'adresse aux critiques et aux professionnels. Mais voilà qui va plus loin : « Gide se raconte avec *l'intention* (c'est moi qui souligne) de tout dire... Un seul manquement au projet du livre : alors que Gide avoue fort bien sa fierté d'être rendu intéressant aux yeux de ses camarades par la mort de son père, il n'avoue pas franchement le sentiment qui servira au livre de leit-motiv continuel et secret : sa haine respectueuse et tenace pour sa mère. »

Il y a là tout une explication de Gide : celui-ci n'a jamais pu se libérer complètement de sa mère ; sentiment épouvantable, et qui, chez certains artistes, explique l'impossibilité de se pleinement réaliser dans une œuvre. Gide a dû créer son œuvre dans ce balancement de pendule entre la haine et l'amour d'un femme, sa

mère, et sa vie, comme son œuvre, manqueront toujours de cette humanité qui est, d'abord, l'affirmation du moi libéré des parents directs. Je trouve là une explication de l'impossibilité chez Gide de faire sa grande, sa définitive création, comme Gœthe avec Faust par exemple, dans cette difficulté d'atteindre directement et originalement, en mâle, le monde extérieur, toujours et encore retenu, qu'il demeure, par le cordon ombilical.

LA REVUE EUROPÉENNE (novembre) : *Vérité et Convenance*, par Samuel Butler, traduit par Valéry Larbaud. Ces pensées extraites des *Carnets de Samuel Butler* sont extrêmement significatives ; on y sent un mélange de prudence anglo-saxonne et de révolte humaine qui font de ces préceptes des naïvetés et des audaces à la fois, le côté instinctif et révolutionnaire (ou vérité) étant toujours créateur, et le côté conservateur et religieux (ou convenance) rapetissant la pensée jusqu'à la rendre tortueuse et paradoxale, sinon banale. La publication de ces *Carnets* nous promet la révélation saisissante d'une âme à la fin du XIXe siècle.

MEMENTO

LES CAHIERS RHODANIENS (1) *Lettre sur la méthode*, par Paul Valéry. *Le Voleur*, par Paul Creyssel.

MERCURE DE FRANCE (11 décembre) : *Ce que les Juifs pensent de Jésus*, par Paul Vulliaud.

AFRIQUE (novembre) : *Aux Fontaines du Désir*, par Jane Sandelion.

LE ROUGE ET LE NOIR (novembre) : *Nuit et Jour*, par Bernard Lamblin. *La merveilleuse misère de vivre*, par Aimé Pribène. *Le Turban de Saphir*, par Louis Emié.

900 (été) *Babylone*, par Franz Hellens. *Georg Grosz*, par Yvan Goll.

NOTRE TEMPS (novembre) : *Au tombeau de Lénine*, par A. Fabre-Luce.

7 ARTS (20 novembre) : *La gloire et la misère du cinématographe*, par Pierre Bourgeois.

G. B.

LETTRES ETRANGERES

LA LITTÉRATURE POLONAISE D'AUJOURD'HUI. QUELS SONT LES CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE POLONAISE D'APRÈS-GUERRE, QUELS SONT SES PRINCIPAUX REPRÉSENTANTS ?

M. Otto Forst-Battaglia qui est certainement un des Européens les plus avertis du mouvement intellectuel polonais, répond à ces questions dans les « Sahnbücher für Kultur und Geschichte der Slaven » (Breslau), et il nous apporte dans cet article aussi bien que dans ceux qu'il donne périodiquement au « Frankfurter Zeitung » et à la « Pologne Littéraire », les plus utiles renseignements. Après avoir tracé un panorama synthétique, vivant et bref de l'ensemble de la littérature polonaise moderne, il étudie les écrivains particulièrement caractéristiques, et il fait suivre cette analyse de notes biographiques et bibliographiques destinées à rendre de précieux services au lecteur curieux de connaître par lui-même les écrivains qui viennent de lui être si bien présentés. Cette bibliographie nous fournit une nouvelle occasion de remarquer le petit nombre d'écrivains traduits chez nous. A l'exception de Stanislas Reymont dont les « Paysans » ont été imposés à l'attention du public par le Prix Nobel, de Wyspianski connu par quelques pièces, d'Ossendowski, où donc le lettré désireux de se documenter mais malheureusement ignorant de la langue polonaise, trouvera-t-il les œuvres de Jan Kasprowiez, de Weyssenhoff, d'Adolf Nowaczynski, de Waclaw Berent, de Stefan Zeromski, pour ne citer que quelques noms choisis parmi les plus célèbres ? Mais à côté de ceux-ci, combien nombreux les poètes, les romanciers, les essayistes, qui nous révèlent les aspects de la vie rurale ou citadine, la psychologie d'un peuple qui est, par tradition, l'ami de la France, toute une littérature, enfin, puissante et variée, qui tantôt strictement indigène garde le goût du terroir, et tantôt se rapproche de nos romantiques, de nos parnassiens, de nos naturalistes. M. Otto Forst-Battaglia qui connaît à merveille la littérature française — nous reparlerons de son beau livre « La Littérature française d'aujourd'hui » — souligne avec beaucoup d'opportunité ces voisinages qui devraient nous attirer encore davantage vers les Polonais.

Nous n'avons pas la place, malheureusement, de citer plus longuement cette étude si riche de documentation, de jugements critiques, d'aperçus pénétrants, de rapprochements originaux. Elle ne nous apporte point une sèche et froide énumération, mais après

une esquisse rapide de la littérature polonaise du XIXe siècle, un tableau très coloré des tendances actuelles, des orientations diverses. L'auteur souligne d'un trait plus appuyé les figures essentielles qui se détachent de la masse, il tente des groupements, sans arbitraire ni volonté de classification, par besoin de distinguer les courants principaux, de discerner leur origine, leur marche, leurs différents points d'arrivée.

Une étude aussi complète, aussi exacte, est une réussite des plus rares. Le livre que M. Forst-Battaglia a consacré à la littérature française, en est une non moins heureuse.

Parmi les livres polonais récemment parus, M. Otto Forst-Battaglia signalait dans le « Frankfurter Zeitung » du 6 novembre, le curieux roman d'anticipation de Nowaczynski « Le Système du Draro », les notes sur Paris que Boy-Zelenski intitule « A la Sorbonne et ailleurs », l'ouvrage de Madame Zofja Rygier-Nalkowska qui a pour les animaux la même tendresse, fervente et partiale, que Colette.

Nous devons dire aussi le prodigieux intérêt que présente le livre de M. Forst-Battaglia sur « Stanislas Auguste Poniatowski. » C'est, à notre avis, le modèle de ce que doit être une biographie historique. Il contient un tableau très expressif de la société polonaise de cette époque, du mouvement politique européen, et un portrait particulièrement vivant du roi de Pologne, Stanislas Auguste Poniatswski. Les aventures de ce gentilhomme polonais, ses amours avec Catherine II, ses luttes contre les magnats qui lui disputent le pouvoir, feraient honneur à l'imagination d'un romancier et assureraient le succès d'un ouvrage de fiction. C'est la réalité, pourtant, mais si bien ressuscitée dans les moindres détails, et animée d'un grand mouvement romanesque, qu'elle entoure le héros de ce livre d'une auréole qui n'appartient d'ordinaire qu'aux personnages nés de la fantaisie d'un écrivain.

Il ne nous appartient pas de faire, ici, le procès des « biographies romancées ». Notons seulement que toute biographie contient un roman, même celle de l'individu le plus médiocre, le plus insignifiant. A plus forte raison, n'est-il pas nécessaire d' « ajouter » aux événements pathétiques que la destinée dispose dans la vie des grands hommes. Il suffit pour rendre leur biographie attachante comme le roman le plus passionnant, de secouer la poussière des textes, d'apercevoir en transparence dans les documents un homme vivant, de reconstituer la couleur et l'accent de son temps, de le replacer dans son milieu et de rendre la parole et le mouvement aux êtres qui dorment du sommeil de l'histoire. C'est ce qu'a fait M. Forst-Battaglia dans ce livre et nous ne pouvons qu'admirer le talent avec lequel il l'a composé.

REVUES

DIE LITERARISSCHE WELT (Berlin) : Entretien avec Benjamin Cremieux, par Walter Benjamin. — Nouveaux poèmes de Franz Werfel. — Souvenirs sur Siegfried Jacobsohn, par Siegfried Trebitsch.

IL BARETTI (Turin) : Equivoque et éclaircissements sur le romantisme, par S. Caramella.

DER STURN (Berlin) : La Russie des Soviets, par Herwarth Walden.

DAS TAGEBUCH (Berlin) : Mignel de Unamuno, par Ludwig Marcuse.

DIE WELTBUHNE (Berlin) : Martin Eden, par Manfred Georg.

SOLARIA (Florence) : Deux poèmes de Leo Ferrero. Retour à la villa de jadis, par Alberto Carocci.

THE MONTHLY CRITERION (Londres) : Rudyard Kipling, par Bonamy Dobrée. — Journal florentin, par Arnold Beunett. — Chronique allemande, par Max Rychner.

TRANSITION (Paris) : Carrousel, par Eugène Jolas. — Le Jardin, par Constantin Fedin. — Poèmes, par Hart Crane, Mathew Josephson, Willian Carlos, Williams, etc.

THÉATRE ARTS MONTHLY (New-York) : Gordon Craig, par Seldon Cheney. — Thomas Middleton, par Marston Balch. — La Comédie Française, par Philip Carr.

POETRY (Chicago) : Poèmes de Leonora Speyer, Sterling North. — Noël et William Blake, par Harriet Momoe.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zurich) : Remarques littéraires, par Max Rychner. — Le Conservatisme romantique : Novalis, par Bermo von Wiese.

THE MENORAH JOURNAL (New-York) : Les écrits religieux d'aujourd'hui, par Eugène Kohm. — Cinq personnages, par Abraham M. Klein.

M. B.

A nos Lecteurs

Je n'abuserai pas de cette petite confidence annuelle pour glisser à l'occasion des vœux — perfide dragée dont l'intérieur se révèle amer — des explications ou des excuses sur le renchérissement du papier et par suite, de l'abonnement. La Direction des Cahiers du Sud *prend chaque fois la précaution de recouvrer ce dernier avant la fin de l'année pour qu'il n'en soit plus parlé à l'heure des effusions et pour que la sincérité de ses souhaits apparaisse clairement.*

Nous avons dû, comme tout le monde — O ! bien légèrement — augmenter notre abonnement. Nous n'en avons à l'avance averti personne et personne ne s'en est étonné. Beaucoup nous ont dit leur surprise qu'une telle revue coûtât quinze francs de moins que ses congénères. Aussi bien, n'avons-nous eu à déplorer comme pertes (combien dépassées par les gains !) que les deuils, hélas, irréparables et les très rares personnes qui vivent toujours sur la notion du franc-or.

Le chapitre des explications indispensables entremêlées d'excuses et de statistiques qui coûte tant de peine à beaucoup de directeurs de revues et qu'on n'écrit pas sans une certaine appréhension le voilà, par le fait, escamoté. Débarrassé de ce misérable souci passons à d'autres préoccupations.

Par ailleurs nous ne saurions renouveler ici les propos de l'an dernier. Il n'y a plus je pense, d'équivoque autour des Cahiers du Sud. *Nos « Explications » paraîtraient inutiles à cette heure ; elles étaient bonnes quand on pouvait encor s'interroger sur l'avenir de cette revue. Les débutants annoncent à grand bruit de programmes, de manifestes, ce qu'ils veulent faire ; nous sommes à la période où l'on réalise, ou l'on exécute en silence.*

Il n'y a plus lieu de nous demander nos buts, nos voies intellectuelles, nos disciplines d'esprit ; nos sommaires répondent pour nous. Et à ceux qu'inquiétait l'avenir d'une revue aux tendances hardies, à fonction purement spirituelle dans une ville comme la nôtre il n'y a plus

qu'à leur opposer les faits, le succès incontesté des Cahiers du Sud, *le témoignage des hautes amitiés qui les entourent.*

Pour mémoire, disons seulement que nous avons tenu promesse. La littérature étrangère figure avec honneur dans nos feuillets. Avec deux ou trois grandes revues, les Cahiers du Sud *en sont les hérauts en France depuis leur brillante enquête d'avril. Comme nous l'annoncions, de marseillais ils sont devenus méditéranéens et circulent sur tous les grands chemins du globe. Ils sont* persona grata *dans tous les centres intellectuels de France et de l'étranger.*

Mais pendant l'année qui vient de finir, il est une chose que les Cahiers du Sud *revendiquent avec d'autant plus de fierté qu'elle leur est contestée — il est vrai par des esprits parfois systématiques : c'est d'avoir été la seule revue de jeune poésie vivante qui soit en France. Je sais que cette affirmation fera naître des sourires, ces mêmes sourires qui ont accueilli toutes les novations, qui ont déçu tour à tour Baudelaire, Rimbaud, Laforgue, Mallarmé, et qui, tôt ou tard se figent. Mais c'est notre conviction, malgré de nécessaires lacunes et de possibles erreurs, d'avoir présenté le tableau le plus consciencieux des jeunes valeurs poétiques de l'heure. L'avenir saura, je l'espère, justifier cet orgueil.*

Maintenant d'autres problèmes vont se poser qui réclameront tous les soins d'une direction soucieuse à la fois de qualité et de diffusion. Il arrive une heure où toute revue doit opter entre le public et l'élite. On connaît d'avance notre choix. Mais notre rôle sera, par un rayonnement toujours plus intense d'intégrer à cette élite un public de plus en plus attentif et nombreux.

Cela dépasse notre propos. Il s'agit ici de reconnaître qu'un effort sincère, persévérant s'est accompli et qu'il a porté ses fruits. Cet effort, abonnés et lecteurs en sont les témoins et les collaborateurs dans la mesure où pour agir il faut être aidés et suivis. Nous remercions de tout cœur ces nombreux amis, dont la famille cette année s'est grandement accrue, qui nous rendent la tâche aisée et sûrs de leur sympathie fidèle nous les prions d'agréer en ce début de janvier nos vœux les meilleurs pour leur commune prospérité.

Jean Ballard.